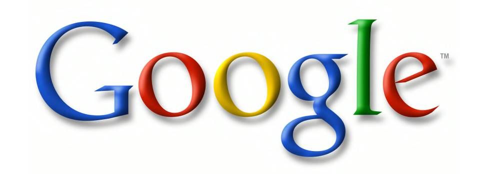
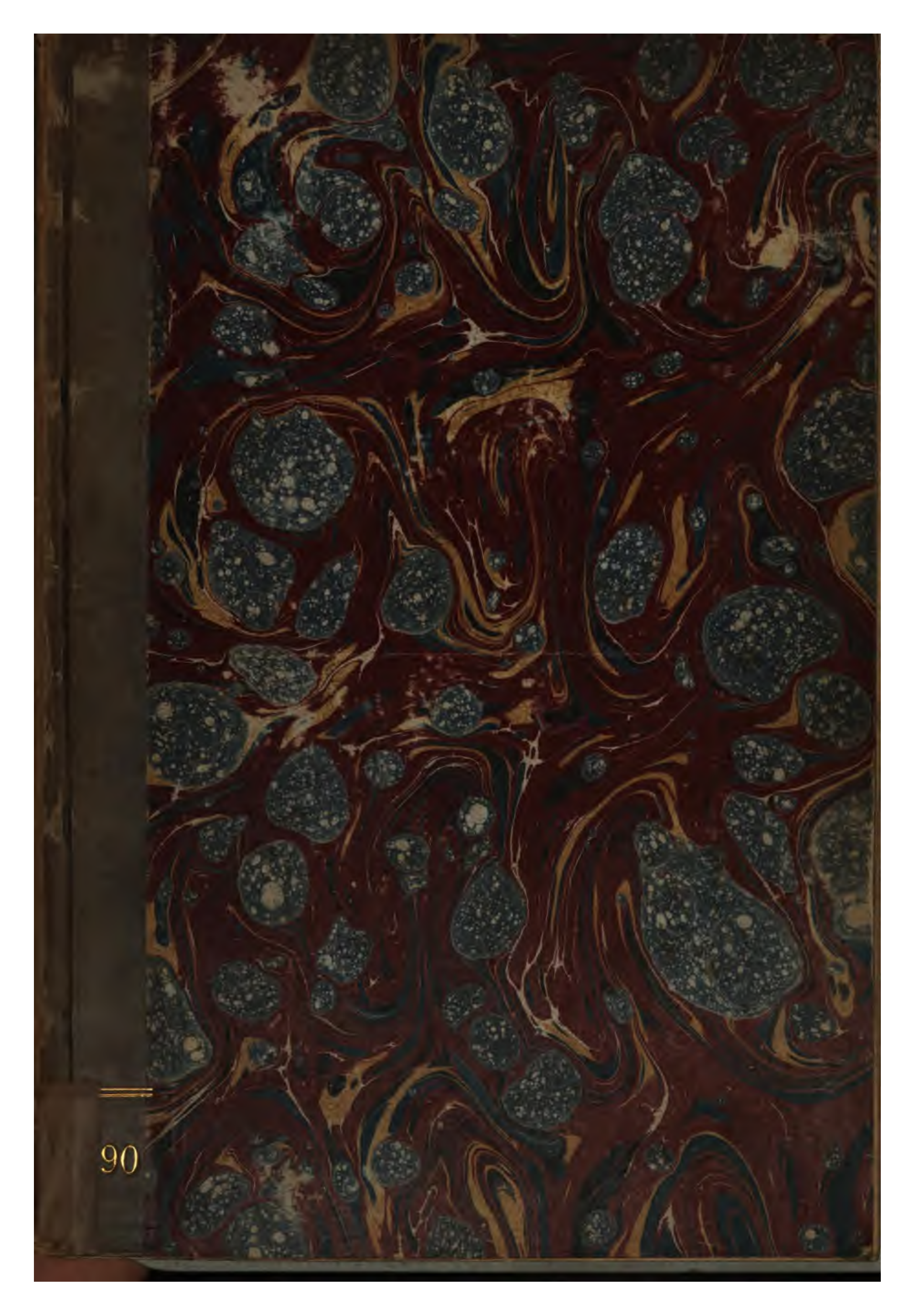
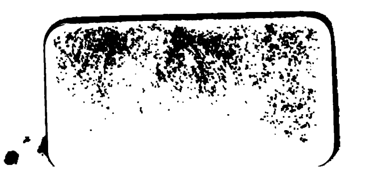



90


600093570U



# DES ARTISTES
# HOMÉRIQUES

OU

## HISTOIRE CRITIQUE DES ARTISTES

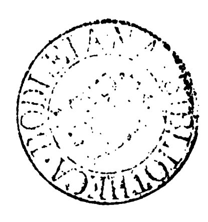
QUI FIGURENT

DANS L'ILIADE ET DANS L'ODYSSÉE.

PAR

J.-P. ROSSIGNOL,

Membre de l'Institut, professeur de littérature grecque
au Collége de France.




PARIS,
AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE,
RUE DES GRÈS, 7.

1861


BODLEIANA · BIBLIOTHECA

A SON EXCELLENCE

# M. ROULAND

SÉNATEUR

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
ET DES CULTES.

AU MINISTRE

QUI A RELEVÉ LES ÉTUDES CLASSIQUES

ET QUI ENCOURAGE

AVEC UNE PATERNELLE SOLLICITUDE TOUS LES MEMBRES

DU CORPS ENSEIGNANT.

Hommage

De son très-humble et très-obéissant serviteur,

J.-P. ROSSIGNOL.


BIBLIOTHECA · BODLEIANA ·

# DES ARTISTES
# HOMÉRIQUES
OU
## HISTOIRE CRITIQUE DES ARTISTES
QUI FIGURENT
## DANS L'ILIADE ET DANS L'ODYSSÉE.

Comment se fait-il que l'histoire de l'art n'ait pas encore un chapitre consacré aux artistes qui figurent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée?* Comment se fait-il que dans ces Catalogues que l'on a dressés des artistes de l'antiquité, on ait précisément omis ceux que nous offrent les deux plus anciens monuments de la littérature, ou que, si l'on a consenti à signaler un ou deux noms, ce n'ait été qu'en passant, et presque en demandant grâce? Cette omission, qui est toute volontaire, se doit fonder sur une manière de voir dont nous démontrerons la fausseté; elle doit avoir pour cause une erreur que nous réfuterons, et n'a pu être conseillée que par des scrupules que nous essaierons de lever.

Persuadé donc que l'histoire de l'art n'a pas à retirer de la connaissance des artistes homériques un moindre fruit que de celle des personnages les plus authentiquement certains, nous allons les passer en revue, donnant sur chacun d'eux tous les renseignements qu'il nous a été possible de recueillir.

## DÉDALE.

*Homère a cité Dédale comme l'auteur d'un bas-relief remontant au delà de 1300 ans avant le Christ. — Ce nom de Dédale, qui ne fut d'abord qu'une appellation générique, pour désigner un artiste inconnu, signifiait aux yeux de la tradition, comme à ceux du poète, un être réel.*

---

J'ai déjà consacré un article particulier à Dédale, et je ne m'occuperai ici de ce personnage que dans ses rapports avec Homère. Le poète l'a signalé comme le sculpteur d'un merveilleux bas-relief, représentant un chœur de danse que Vulcain reproduisit sur le bouclier d'Achille :

« Sur ce bouclier le célèbre boiteux traçait le dessin varié d'un « chœur semblable à celui que jadis, dans la vaste Cnose, Dédale « travailla pour Ariane à la belle chevelure. »

> Ἐν δὲ χορὸν ποίκιλλε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις,
> Τῷ ἴκελον, οἷόν ποτ' ἐνὶ Κνωσῷ εὐρείῃ
> Δαίδαλος ἤσκησεν καλλιπλοκάμῳ Ἀριάδνῃ (1).

L'artiste est supposé ici dans la Crète, où il se réfugia après le meurtre qui l'avait forcé de s'exiler d'Athènes, et où il se fit admirer par d'étonnants ouvrages. Ces vers lui assignent une date à peu près déterminée, en le plaçant à l'époque d'Ariane et de Thésée, c'est-à-dire au delà de 1300 ans avant le Christ.

Le nom de Dédale, nous l'avons déjà dit, ne servit dans le principe qu'à désigner l'auteur inconnu de quelque œuvre d'art ou de quelque invention remarquable, et ce n'est, à proprement parler, que l'adjectif δαίδαλος, si souvent employé par Homère, pour exprimer tout ce qui est ingénieusement conçu et industrieusement exécuté. Rien ne prouve cependant que le poète n'ait pas cru que ce nom avait été porté par un individu réel ; et ce qu'il y a de sûr au moins, c'est qu'il regardait le bas-relief de Cnose comme sorti de la main

(1) *Il.* Σ', 590 sqq.

d'un homme. Il semble, en effet, avoir voulu dans cette circonstance mettre en regard de l'industrie divine l'industrie humaine. Disons même à ce propos que les anciens s'étonnèrent beaucoup, et furent presque scandalisés du rapprochement. On n'a qu'à lire dans les scholies de Venise le passage qui commence par ces mots : « Ici se « présente la fameuse question : Comment un dieu imite-t-il un « homme? — Πολυθρύλλητον ἐνθάδε τὸ ζήτημα· πῶς ὁ θεὸς τὸν ἄνθρω- « πον μιμεῖται; » On y verra ce qu'avait imaginé la subtilité alexandrine pour résoudre le cas de théologie, j'ai presque dit de conscience. S'il était besoin cependant de défendre ici l'orthodoxie d'Homère, nous oserions assurer que le poète n'a commis aucune irrévérence en faisant traiter un même sujet par Vulcain et par Dédale. C'est dans l'exécution, en effet, que devait éclater la supériorité de l'artiste vainqueur, et c'est là aussi que le dieu devait avoir laissé bien loin derrière lui le mortel. On en pouvait juger du reste par la comparaison de la description de l'œuvre de Vulcain avec la réalité de l'œuvre de Dédale, et c'est là le rapprochement sur lequel se reposait Homère.

Un de ces doctes interprètes auxquels je faisais allusion tout à l'heure a proposé une explication, qui n'est pas sans rapport avec la nôtre. Voici comme il s'exprime : « Du reste, le poète ne dit pas « même cela; mais il dit simplement que les deux œuvres se res- « semblaient, non que l'une était l'imitation de l'autre. Que si l'on « trouve encore cette comparaison impie, il faudra répondre ce qui « a déjà été dit par plusieurs, que ceux qui font usage des exem- « ples, représentent les choses invisibles et inconnues par les choses « visibles et connues. Personne, en effet, n'a jamais vu une œuvre « de Vulcain, tandis qu'il est vraisemblable que beaucoup ont vu « beaucoup d'œuvres de Dédale. — Ἄλλως τε οὐδὲ ὁ ποιητὴς τοῦτο λέγει, « ἀλλ' ἁπλῶς ταῦτα ὅμοια εἶναι, οὐ τὸ ἕτερον τοῦ ἑτέρου μίμημα. Εἰ δὲ καὶ « τὴν σύγκρισιν ταύτην ἀσεβῆ δόξουσιν εἶναι, ῥητέον τὸ πολλοῖς ἤδη εἰρη- « μένον, ὅτι ἀπὸ τῶν ἐν ὄψει καὶ γινωσκομένων τὰ ἀφανῆ καὶ ἄγνωστα παρ- « ιστᾶσιν οἱ τοῖς παραδείγμασι χρώμενοι. Ἡφαίστου μὲν γὰρ ἔργον οὐδεὶς « εἶδε πώποτε, Δαιδάλου δὲ πολλοὺς πολλὰ εἰκὸς ἑωρακέναι (1). »

(1) *Ad Il.* Σ', 591.

Je tenais surtout à montrer qu'Homère a bien cru désigner un véritable artiste sous le nom de Dédale, et qu'il n'était ici que l'écho sincère d'une tradition plus ancienne que lui de plusieurs siècles. On voit que les interprètes que nous venons de citer, avaient la même foi. Plus tard, bien plus tard encore, toujours fidèle au même nom, la même tradition s'obstine à voir l'œuvre du vieux Dédale dans des œuvres relativement récentes. Deux statues de bois, en Béotie, et deux autres en Crète, seront encore au second siècle de l'ère chrétienne, attribuées à cet artiste, et un bas-relief en marbre blanc à Cnose sera pris pour le monument qu'a célébré Homère. Ecoutons Pausanias : « Des œuvres de Dédale il existe ces deux-ci en Béotie, « Hercule à Thèbes et Trophonius chez les Lébadéens. Il y a encore « deux autres statues en bois dans la Crète, Britomartis (la Diane « crétoise) à Olunte et Minerve chez les Cnosiens. Chez ces derniers « se voit aussi le chœur d'Ariane, dont Homère même a fait men- « tion dans l'*Iliade*, sculpté sur marbre blanc. — Δαιδάλου δὲ τῶν « ἔργων δύο μὲν ταῦτά ἐστιν ἐν Βοιωτίᾳ, Ἡρακλῆς τε ἐν Θήβαις, καὶ παρὰ « Λεβαδεῦσιν ὁ Τροφώνιος· τοσαῦτα δὲ ἕτερα ξόανα ἐν Κρήτῃ, Βριτόμαρτις « ἐν Ὀλοῦντι καὶ Ἀθηνᾶ παρὰ Κνωσίοις. Παρὰ τούτοις δὲ καὶ ὁ τῆς « Ἀριάδνης χορὸς, οὗ καὶ Ὅμηρος ἐν Ἰλιάδι μνήμην ἐποιήσατο, ἐπειργα- « σμένος ἐστὶν ἐπὶ λευκοῦ λίθου (1). »

## ÉPÉUS.

*Sa généalogie. — Éclaircissements sur la fondation des colonies qui s'établirent en Phocide. — Épéus succède à Panopée son père. — Affaiblissement de leur puissance. — Lacune de l'histoire de la Phocide remplie à l'aide d'une tradition conservée par Lycophron; importance historique et grammaticale de ce poète. — Épéus part pour le siége de Troie; dans quel état se trouve alors sa fortune? — Au siége, il ne se distingue par aucune vertu royale ni héroïque, mais il se relève par un grand service national : il invente le cheval de bois. — Histoire détaillée de ce cheval; rôle considérable qu'il*

(1) IX, 40, 2.

*joue dans la littérature et dans les arts du dessin. — Épéus revient de Troie; on le fait fondateur à son retour des trois villes italiennes Lagarie, Métaponte et Pises. — Discussion à ce sujet; il ne fonda que Lagarie, après avoir élevé un temple à Minerve Eilénie, près de Métaponte. — OEuvres d'art qu'on lui attribue, indépendamment du cheval de bois. — Platon a caractérisé Épéus d'une manière aussi juste qu'ingénieuse.*

---

Ce nom, qui ne réveille d'ordinaire dans l'esprit, même de beaucoup de savants, que le souvenir de la fameuse machine où s'enfermèrent les Grecs pour pénétrer dans Troie, ce nom soulève cependant les plus graves et les plus difficiles questions d'histoire et d'archéologie. Personne jusqu'ici ne s'est avisé d'écrire la vie d'Epéus; mais on verra par les événements que nous avons à retracer, qu'il était digne de trouver un historien.

Disons d'abord un mot de la généalogie de notre héros. Jupiter eut d'Ægine, fille d'Asopus, un fils qui s'appela Æaque. Celui-ci eut trois fils, Pélée, Télamon et Phocus. Mais ils ne naquirent point de la même mère; Æaque eut les deux premiers d'Endéide, fille de Sciron, et le troisième de Psamathé, fille de Nérée (1). Pélée fut père d'Achille, Télamon fut père d'Ajax et de Teucer, et Phocus fut père de Crisus et de Panopée. Ce dernier engendra Epéus, lui transmettant ainsi le sang du plus grand des dieux et du plus juste des mortels.

Obligé de s'expatrier de l'île natale, Phocus, suivi de ses deux fils et d'une colonie d'Eginètes, alla s'établir dans cette contrée de la Grèce, qui, de son nom, s'appela Phocide. C'est ce qu'attestent les plus graves autorités, et avec elles Pausanias, ainsi que nous le verrons. Il est vrai que Phocus mourut jeune, tué par ses frères Pélée et Télamon, d'où plusieurs ont conclu que ce n'était pas de ce Phocus que la Phocide avait pris son nom, mais bien d'un Phocus corinthien, fils d'Ornytion, le second fils de Sisyphe. Clavier est

(1) Apollodor., III, 12, 8.

même allé plus loin : en niant que Phocus eût jamais conduit de colonie en Phocide, il a prétendu encore que ce prince n'avait jamais eu d'enfants; et cette opinion était tellement arrêtée chez lui qu'il l'a reproduite dans tous ses ouvrages, une première fois, dans sa traduction de la *Bibliothèque d'Apollodore* (1), une seconde fois, dans son *Histoire des premiers temps de la Grèce* (2), et une troisième fois, avec plus de développement, dans sa traduction de Pausanias. Voici son dernier mot : « Je ne conçois pas comment Pau-« sanias n'a pas réfléchi que Phocus ayant été tué dans sa première « jeunesse, dans l'île d'Egine, il n'était pas possible qu'il eût été « s'établir dans la Phocide, et qu'il y eût laissé des enfants. D'ail-« leurs, s'il avait eu des enfants, ils auraient dû être contemporains « d'Ajax, fils de Télamon et d'Achille, fils de Pélée, ses frères; ce-« pendant Panopée et Crissus leur étaient antérieurs au moins d'une « génération. Il est donc évident, comme je l'ai observé dans mes « notes sur Appollodore, d'après le scholiaste de Lycophron, que « Panopée et Crissus étaient fils de Phocus, fils d'Ornytion (3). »

Est venu ensuite Raoul-Rochette, qui, reproduisant la même opinion un peu modifiée, a dit : « Mais comme ce personnage fut tué « très-jeune par ses frères Télamon et Pélée, avant qu'il eût pu « former un établissement au dehors, il est évident que cette tradi-« tion est mal fondée, à moins qu'on ne suppose avec Pausanias, « que ce furent *les fils de Phocus* et non *Phocus lui-même*, qui con-« duisirent cette colonie (4). »

Ce qui m'étonne ici, ce n'est pas de voir Raoul-Rochette se tromper (le fatras d'érudition qu'il nous a donné sous le titre d'Histoire *critique*, fourmille d'erreurs de toutes sortes), mais c'est de voir Clavier, qui s'occupa pendant vingt ans de la traduction de Pausanias, ne pas se souvenir que son auteur avait prévenu la difficulté qu'il lui oppose, et l'avait résolue d'avance. Pausanias, en effet, décrivant la fameuse peinture dont Polygnote avait orné le Lesché de Delphes, peinture qui est une véritable autorité histori-

(1) T. II, p. 249.
(2) T. I, p. 265.
(3) *Traduct. de Pausan.*, *Supplém.*, p. 92.
(4) *Histoire critique de l'Établissement des colon. grecq.*, t. II, p. 56.

que pour les événements qu'elle retraçait, nous apprend que le savant artiste avait dans un endroit représenté Phocus, et qu'il y rappelait une circonstance touchante de l'établissement de ce héros dans la contrée. On y voyait, dit-il, Iasée ôtant un anneau de la main gauche de Phocus, et le docte Périégète explique ainsi cette particularité : « Quand Phocus, fils d'Æaque, eut passé d'Egine dans la con-
« trée que nous appelons aujourd'hui Phocide, et qu'il se fut rendu
« maître de l'autorité souveraine sur les hommes qui habitaient
« cette terre, et qu'il était décidé à s'y établir, Iasée se lia avec lui
« de l'amitié la plus vive, et il lui fit des présents, comme c'est na-
« turel, et lui donna notamment un anneau ayant pour cachet une
« pierre gravée enchâssée dans de l'or. Mais Phocus, non longtemps
« après, étant retourné à Egine, Pélée se résolut aussitôt à lui ôter
« la vie ; et voilà pourquoi dans la peinture, afin de rappeler cette
« vive amitié, on a représenté Iasée désirant contempler le cachet,
« et Phocus le lui laissant prendre. — Φώκῳ τῷ Αἰακοῦ διαβάντι
« ἐξ Αἰγίνης ἐς τὴν νῦν καλουμένην Φωκίδα, καὶ ἀνθρώπων τε ἀρχὴν τῶν
« ἐν τῇ ἠπείρῳ ταύτῃ κτήσασθαι, καὶ αὐτῷ θέλοντι ἐνταῦθα οἰκῆσαι, ἀφίκετο
« ἐπὶ πλεῖστον ὁ Ἰασεὺς φιλίας, καί οἱ δῶρα ἄλλα τε, ὡς εἰκὸς, ἐδωρήσατο,
« καὶ λίθου σφραγῖδα ἐνδεδεμένην χρυσῷ. Φώκῳ δὲ οὐ μετὰ πολὺν χρόνον
« ἀνακομισθέντι ἐς Αἴγιναν, Πηλεὺς αὐτίκα ἐβούλευσε τοῦ βίου τὴν τελευ-
« τήν· καὶ τοῦδε εἵνεκα ἐν τῇ γραφῇ ἐς ἀνάμνησιν ἐκείνης τῆς φιλίας ὅ τε
« Ἰασεὺς τὴν σφραγῖδά ἐστιν ἐθέλων θεάσασθαι, καὶ ὁ Φῶκος παριεὶς
« λαβεῖν αὐτήν (1). »

Ainsi Phocus conduisit une colonie en Phocide, et s'établit en souverain dans ce pays ; et ce ne fut que quelque temps après qu'étant retourné à Egine, il fut mis à mort par son frère Pélée. Pausanias l'affirme, en s'appuyant sur une autorité respectable, je le répète, sur la peinture de Polygnote. Le grand artiste, en effet, suivait les traditions les plus accréditées, notamment celles des poèmes intitulés la *Petite Iliade* et la *Destruction d'Ilion ;* et il se serait bien gardé surtout de déroger à la croyance générale, dans un cas où il s'agissait du héros éponyme de la Phocide.

« Mais, nous objecte Clavier, les enfants de Phocus auraient dû

(1) X, 30, 2.

« être contemporains d'Ajax et d'Achille; cependant Panopée et Cris-
« sus leur étaient antérieurs au moins d'une génération. »

Cette objection repose sur une méprise que nous allons essayer de redresser.

Phocus, selon moi, fut l'aîné des fils d'Æaque; je l'infère de l'ensemble de son histoire et de quelques circonstances qui nous sont parvenues. Ainsi, nous dit Apollodore, il excita la jalousie de ses frères Pélée et Télamon par sa supériorité dans les combats des jeux publics : « Διαφέροντος δὲ ἐν τοῖς ἀγῶσι Φώκου (1). » Ainsi, nous dit Antoninus Liberalis : « Æaque aima ce fils d'une tendresse extrême, « parce que c'était un homme d'un mérite accompli. — Τοῦτον « ἐφίλησε περισσῶς Αἰακὸς, ὅτι καλὸς κἀγαθὸς ἦν ἀνήρ (2). » Éloge, pour le dire en passant, qui ne conviendrait guère à celui que Clavier fait mourir enfant.

La discorde qu'alluma la jalousie entre les frères obligea sans doute Phocus à s'expatrier. Il pouvait avoir alors vingt-deux à vingt-trois ans, et il devait être père de deux enfants, que sa femme lui avait donnés d'un seul accouchement. Il existe même sur ces jumeaux une anecdote légendaire, d'après laquelle Crisus et Panopée s'étaient battus dans le sein maternel. Lycophron l'a recueillie; parlant de Panopée : « Lui, dit-il, qui engagea dans le sein maternel « un combat odieux contre son frère, en le frappant avec ses « mains. »

Ὁ μητρὸς ἐντὸς δελφύος στυγνὴν μάχην
Στήσας ἀραγμοῖς πρὸς κασίγνητον χεροῖν (3).

Son établissement dans la Phocide dut demander au moins deux ou trois années, au bout desquelles il revint à Egine pour mourir. En admettant qu'il fût l'aîné de quatre ou cinq ans, ses frères, ou plutôt ses meurtriers, avaient alors vingt-deux et vingt-un ans, et ses enfants pouvaient avoir six ans. Ne parlons que de Panopée, le plus connu et le plus illustre. A vingt ans, il a pu devenir père d'Epéus,

(1) III, 12, 8.
(2) *Metam.*, XXXVIII.
(3) *Alexandr.*, 939 sq.

lorsque ses oncles avaient trente-six et trente-cinq ans. Supposons maintenant que ces oncles soient devenus pères vers cette époque, l'un d'Achille, l'autre d'Ajax : la supposition n'a rien d'invraisemblable. Nous savons qu'Achille fut le dernier enfant de Pélée, et que celui-ci était déjà vieux quand celui-là partit pour Troie. Il est dit dans l'*Iliade :* « Le vieux Pélée recommandait à son fils Achille. »

Πηλεὺς μὲν ᾧ παιδὶ γέρων ἐπέτελλ' Ἀχιλῆϊ (1).

Quant à Télamon, il fut longtemps sans enfants, et il s'en affligeait, lorsque Hercule pria les dieux d'accorder à son ami un digne rejeton. Sa prière fut exaucée, et Télamon devint le père d'Ajax. C'est Pindare qui raconte l'histoire (2).

Déjà la difficulté suscitée par Clavier s'évanouit, et la cause de sa méprise devient évidente. Pour retrouver cette génération qui l'embarrassait, il a suffi d'allonger un peu la vie de Phocus, qu'il raccourcissait trop, et de reporter la naissance d'Achille et d'Ajax à une époque plus avancée de la vie de Pélée et de Télamon. Par là Epéus s'est trouvé, à quelques années près, si l'on veut, du même âge que les cousins germains de son père. Cette disparité d'âge entre les pères ne doit point faire conclure à la même disparité entre les enfants ; on s'exposerait aux plus graves erreurs. Nestor était plus vieux qu'Ulysse de trente ans au moins, et cependant il avait un fils du même âge que celui d'Ulysse. Dans l'*Odyssée*, Pisistrate, le plus jeune de ses enfants, dit, en parlant de Télémaque : « Ὁμηλικίῃ δ'ἐμοὶ « αὐτῷ (3). — J'ai le même âge que lui. » Or, Télémaque avait alors un peu plus de vingt ans, car il commençait ses pérégrinations pour aller à la recherche de son père.

Mais, après avoir réfuté les objections de Clavier, nous lui en ferons à notre tour, et que nous osons dire irréfutables.

S'il y a un fait bien établi dans l'histoire héroïque, c'est qu'Epéus était fils de Panopée, et qu'il descendait d'Æaque. Nous en aurons plus d'une preuve en avançant ; pour le moment, il me suffira d'alléguer

(1) *Il.* Λ', 783.
(2) *Isthm.* VI, 50-80.
(3) *Odyss.*, Γ', 49.

le témoignage de Lycophron et de son scholiaste. Interprétant ce vers de l'*Alexandra :*

Λεύσσω σε, τλῆμον, δεύτερον πυρουμένην
Ταῖς τ'Αἰακείαις χερσί......... (1)·

« Je te vois, malheureuse (Troie), une seconde fois brûlée et par « les mains des descendants d'Æaque. » Tzetzès dit : « Ταῖς Αἰακείαις « χερσὶν, ἤτοι τοῦ Ἐπειοῦ ἢ Νεοπτολέμου · Αἰακοῦ γὰρ δευτερογόνοι οἱ « ἀμφότεροι ὅ τε Νεοπτόλεμος καὶ ὁ Ἐπειός. — Par les mains des des- « cendants d'Æaque, c'est-à-dire par les mains d'Epéus ou de Néo- « ptolème, car tous les deux, Néoptolème et Epéus étaient arrière- « petits-fils d'Æaque. » Et un peu plus bas il ajoute : « Ταῖς τοῦ « Νεοπτολέμου χερσὶ καὶ τοῦ Ἐπειοῦ, διὰ τὸν δούρειον ἵππον. Κατάγει δὲ « τὸ γένος Ἐπειὸς ἀπὸ Αἰακοῦ. — Par les mains de Néoptolème et « d'Epéus, à cause du cheval de bois. Epéus, en effet, tire son ori- « gine d'Æaque. » Tzetzès lui-même, parlant cette fois pour son propre compte, n'hésitera point à donner, dans ses *Posthomériques*, le titre d'Æacide à Epéus : « Et à l'instant le descendant d'Æaque, « l'industrieux Epéus, dit. »

Αὐτίκα δ'Αἰακίδης περιδέξιος εἶπεν Ἐπειός (2).

Que dit cependant Clavier? Que Panopée était fils d'Ornytion, d'où il suit que ce fils d'Ornytion serait aussi père d'Epéus. Mais Ornytion, de qui était-il fils? de Sisyphe (3) et non d'Æaque. Clavier confondrait donc les deux races rivales et ennemies, les Æacides et les Sisyphides, c'est-à-dire qu'il porterait le trouble et la perturbation dans les plus célèbres descendances de l'antiquité. N'insistons pas sur son erreur, elle est condamnée sans retour.

Venons maintenant à la supposition que Raoul-Rochette a prêtée à Pausanias, et qui mettrait le Périégète en contradiction avec lui-même. « A moins qu'on ne suppose avec Pausanias, a-t-il dit, que « ce furent *les fils de Phocus* et non *Phocus lui-même*, qui condui-

(1) *Alexandr.*, 52.
(2) *Posthom.*, 632.
(3) Pausan. II, 4, 3.

« sirent cette colonie. » Pausanias n'a supposé rien de semblable, et nous n'avons ici qu'une preuve de plus de la légèreté superficielle avec laquelle le prétendu historien des colonies grecques a traité son sujet. A l'endroit indiqué, Pausanias parle des deux fils de Phocus, Panopée et Crisus, comme ayant fixé leur demeure autour du Parnasse, dans le pays qui s'appela depuis Phocide : « Τῶν δὲ αὖ Φώ-« κου παίδων περὶ τὸν Παρνασσὸν οἰκησάντων ἐν τῇ νῦν καλουμένῃ Φω-« κίδι (1). » Que suit-il de là ? Que Phocus conduisit ses deux fils en Phocide, comme c'était naturel, et qu'après la mort de leur père, dont le règne fut court, ils lui succédèrent : quoi de plus naturel encore et de plus simple ?

Il reste cependant une dernière difficulté : comment concilier les prétentions de Phocus, fils d'Ornytion, avec celles de Phocus, fils d'Æaque, sur la Phocide ? Pausanias, au même endroit, nous donne le moyen de résoudre la difficulté et de mettre d'accord les deux princes. Immédiatement après la phrase qui vient d'être citée, il ajoute : « Le nom de Phocide cependant avait été déjà donné à la « contrée une génération avant l'arrivée de Phocus, fils d'Æaque, « par Phocus, fils d'Ornytion, qui s'y était venu établir. Mais, sous ce « dernier Phocus, c'était la partie du pays située aux environs de « Tithorée et du Parnasse qui s'appelait Phocide ; tandis que, sous « Phocus, fils d'Æaque, ce nom prévalut pour désigner aussi tous « les peuples qui vont jusqu'aux frontières des Myniens Orchoméniens, et qui s'étendent jusqu'à Scarphée, la ville des Locriens. « — Τὸ δὲ ὄνομα προϋπῆρχεν ἤδη τῇ χώρᾳ, Φώκου τοῦ Ὀρνυτίωνος γενεᾷ « πρότερον ἐς αὐτὴν ἐλθόντος. Ἐπὶ μὲν δὴ Φώκου τούτου περὶ Τιθορέαν τε « καὶ Παρνασσὸν ἐκαλεῖτο ἡ Φωκίς · ἐπὶ δὲ τοῦ Αἰακοῦ καὶ πᾶσιν ἐξενίκη-« σεν, ὅσοι Μινύαις τέ εἰσιν Ὀρχομενίοις ὅμοροι, καὶ ἐπὶ Σκάρφειαν τὴν « Λοκρῶν καθήκουσι. »

Tout s'explique : Phocus, fils d'Ornytion, fils de Sisyphe, conduisit une colonie corinthienne dans le pays appelé depuis Phocide, et il s'établit à Tithorée, comme nous le dit encore ailleurs Pausanias : « Καὶ ὁ μὲν ἀπῴκησεν ἐς Τιθορέαν τῆς νῦν καλουμένης Φωκίδος (2), » ne

(1) II, 29, 2.
(2) II, 4, 3.

dépassant guère le territoire qui dépendait de cette ville et la partie septentrionale du mont Parnasse; or, ce fut cette partie seule qui reçut premièrement le nom de Phocide. Mais plus tard, Phocus, fils d'Æaque, étant venu dans la même province à la tête d'une troupe d'Eginètes, se fixa dans la partie méridionale du mont Parnasse, et bientôt la nouvelle colonie poussa vers le sud jusqu'au golfe de Corinthe, et ne s'arrêta vers l'est et le nord-est qu'au lac Copaïs et à la mer d'Eubée, donnant par l'agrandissement de sa puissance une extension considérable au nom de Phocide. Ajoutons même que la province ne se borna pas à perpétuer par son nom de Phocide la mémoire du fondateur de la colonie, mais qu'elle consacra encore le souvenir de ses deux fils, Crisus et Panopée, par le nom de deux villes importantes, Crisa au sud et Panopée à l'est.

Pour Crisa, nous avons un témoignage de grand poids, celui d'Hécatée de Milet. Etienne de Byzance nous dit : « Κρίσα, πόλις Φωκί-« δος. Ἑκαταῖος Εὐρώπῃ, ἀπὸ Κρίσου Φώκου υἱοῦ (1). — Crisa, ville « de la Phocide; Hécatée, dans son *Europe*, dit que ce nom vient « de Crisus, fils de Phocus. »

Pour Panopée, nous avons la tradition même du pays. Pausanias, qui visitait cette ville à une époque où elle était fort déchue de son antique splendeur, nous dit : « Les habitants assurent que la ville « tire son nom du père d'Epéus. — Καὶ γενέσθαι μὲν τῇ πόλει τὸ ὄνο-« μα λέγουσιν ἀπὸ τοῦ Ἐπειοῦ πατρός (2). » Etienne de Byzance confirme la tradition : « Πανόπη (le nom ancien est Πανοπεὺς), πόλις Φω-« κίδος· κέκληται δὲ ἀπὸ Πανοπέως, τοῦ Φώκου παιδός (3). — Panopée, « ville de la Phocide; elle s'appelle ainsi de Panopée, fils de « Phocus. »

Que si quelques esprits jugeaient les discussions où nous venons d'entrer un peu arides et sans beaucoup d'importance, nous leur répondrions que les traditions généalogiques servent de fondement à l'histoire d'Epéus, comme à toute histoire en général, et qu'elles sont le point de départ obligé de tout travail sérieux sur l'antiquité.

(1) V. Κρίσα; cf. Eustath. *ad. Il.* B', 520, p. 274.
(2) X, 4, 1.
(3) V. Πανόπη; cf Eustath. l. c.

Phocus, fils d'Æaque, laissa donc en Phocide deux héritiers de sa puissance, qui, après l'avoir agrandie, la transmirent à leur tour à leurs enfants. Le successeur de Panopée fut Epéus, son fils. « Asius, « dit Pausanias, Asius, celui qui a décrit les généalogies en vers épi- « ques, donne à Phocus pour fils Panopée et Crisus. Et de Panopée « naquit Epéus, celui qui construisit le cheval de bois, comme l'é- « crit Homère, dans ses vers. — Φώκῳ δὲ Ἄσιος ὁ τὰ ἔπη ποιήσας « γενέσθαι φησὶ Πανοπέα καὶ Κρῖσον. Καὶ Πανοπέως μὲν ἐγένετο Ἐπειὸς, « ὁ τὸν ἵππον τὸν δούρειον, ὡς Ὅμηρος ἐποίησεν, ἐργασάμενος (1). »

Que se passa-t-il cependant vers les dernières années du règne de Panopée, et que devint son royaume entre les mains d'Epéus? La colonie éginétique aurait-elle déchu, pendant que la colonie corinthienne s'élevait, et celle-ci aurait-elle gagné tout ce que celle-là perdait en force et en étendue ? L'histoire ne dit rien de positif sur ce sujet, mais elle nous fait des révélations indirectes fort curieuses et pleines de graves enseignements.

Transportons-nous au fond de la Grèce occidentale, dans la partie la plus reculée de l'Acarnanie. Là habitaient les Taphiens ou Téléboens, qui occupèrent ensuite la plupart des îles groupées autour de cette côte, notamment les îles Echinades. D'humeur violente et belliqueuse, les Taphiens profitaient de leur situation pour ravager les terres par des incursions, ou infester les mers par des pirateries; et c'est ce qui leur valut l'épithète qu'Homère attache à leur nom : Τάφιοι, ληΐστορες ἄνδρες, *Taphiens*, *hommes déprédateurs* (2). Toutefois, dans la circonstance dont nous voulons parler, les Taphiens motivaient leur violence sur le refus d'un droit qu'ils disaient légitime. Pour juger de leurs prétentions, il nous faut interroger encore l'histoire primitive, celle qui dénombre les ancêtres, en remontant à l'origine, et qui suit dans leur cours les alliances des familles entre elles, c'est-à-dire les généalogies.

De Persée, roi de Tirynthe et de Mycènes, naquirent plusieurs fils, entre autres Alcée, Hélius, Mestor et Electryon. Alcée épousa Hipponomé, fille de Ménœcée, roi de Thèbes, et en eut un fils, Amphi-

(1) II, 19, 4.
(2) *Odyss.*, O', 426.

tryon, et une fille, Anaxo. De Mestor et de Lysidice, fille de Pélops, naquit Hippothoé, que Neptune transporta dans les îles Echinades, et qu'il rendit mère d'un fils, appelé Taphius. Taphius eut un fils, Ptérélas, qui devint le père d'une fille appelée Comætho, et de six fils. Electryon ayant épousé Anaxo, sa nièce, en eut une fille, appelée Alcmène, et plusieurs fils, et succéda à son père sur le trône de Mycènes. Il y régnait paisiblement, lorsque les fils de Ptérélas, partis des Echinades, vinrent réclamer les Etats de Mestor, leur aïeul maternel (1). Electryon refusa, et les Taphiens irrités tuèrent ses fils, et emmenèrent ses bœufs, richesse principale dans ces temps héroïques. Bientôt Electryon périt lui-même, et accidentellement de la main de son neveu Amphitryon, selon le récit le plus accrédité. Alcmène, sa fille, princesse d'une remarquable beauté, se retira auprès de Créon, roi de Thèbes, l'allié de sa famille, et fit publier qu'elle offrait sa main à celui qui vengerait la mort de ses frères. Amphitryon, qui se trouvait alors lui-même auprès de Créon, le frère de sa mère, accepta l'engagement (2). Il se mit donc à chercher des alliés, et parvint à faire entrer quatre princes dans sa querelle. « Amphitryon, nous dit Apollodore, ayant pour allié Céphalus, « qui lui vint de Thoricus, dans l'Attique, Panopée, de la Phocide, « Hélius, fils de Persée, d'Hélos, ville de l'Argolide, et Créon, de « Thèbes, dévastait les îles des Taphiens..... Et après la mort de « Ptérélas, il les subjugua toutes..... Et emportant son butin, il na- « viguait vers Thèbes. — Ἀμφιτρύων δὲ ἔχων ἐκ μὲν Θορικοῦ τῆς « Ἀττικῆς Κέφαλον συμμαχοῦντα, ἐκ δὲ Φωκέων Πανοπέα, ἐκ δὲ Ἕλους « τῆς Ἀργείας Ἕλειον τὸν Περσέως, ἐκ δὲ Θηβῶν Κρέοντα, τὰς τῶν « Ταφίων νήσους ἐπόρθει..... Καὶ τὴν λείαν ἔχων εἰς Θήβας ἔπλει (3). »

(1) Apollodor., II, 4, 5 sq.
(2) Herodor. ap. Schol. Apollon. Rhod., I, 747.
(3) II, 4, 7. — Heyne remarque, dans son commentaire sur Apollodore, qu'il fallait nécessairement des vaisseaux pour exécuter l'entreprise d'Amphitryon; or, ajoute-t-il, nulle part, il n'en est fait mention. D'où le savant commentateur est amené à se demander si les poètes suivaient ici des traditions d'après lesquelles les Taphiens, à cette époque reculée, habitaient seulement la terre ferme : « Nec illa expeditio sine navibus fieri « potuit, quarum tamen nusquam fit mentio. An ergo antiquiores Tele-

L'auteur du *Bouclier d'Hercule*, énumérant les alliés d'Amphitryon ne parle point des Athéniens, et il substitue les Locriens aux Argiens, ce qui n'est pas sans gravité (1). Mais on s'accorde sur la présence des Phocéens, et tout prouve que ce peuple et son roi étaient alors puissants et renommés. Cette fortune cependant touche à son terme; les dieux y vont mettre fin pour venger un parjure. Quel était ce parjure? Les sources ordinaires nous font ici défaut; mais il est un écrivain, poète distingué autant que profond

« boas in continente habitasse illa adhuc ætate acceperant narratum « poetæ (Apollod. *Biblioth.*, t. II, p. 131)? »

Je m'étonne en vérité que Heyne et tous ceux qui, avant et après lui, se sont occupés d'Apollodore, ne se soient point aperçus que le renseignement, depuis si longtemps demandé à l'histoire, se trouve dans leur auteur, et à l'endroit même qui a provoqué la remarque. Apollodore, en effet, nous venons de l'entendre, parle de la *dévastation des îles des Taphiens*, τὰς τῶν Ταφίων νήσους ἐπόρθει, ce qui prouve assurément que les poètes qu'il suit, et il suit les plus anciens, supposaient alors les Taphiens en possession des îles voisines de l'Acarnanie.

Mais ce n'est pas tout, le mot de *vaisseau*, si longtemps cherché, se trouve encore au même endroit, s'il est vrai qu'on ne puisse naviguer sans vaisseau; car il y est dit expressément qu'Amphitryon *naviguait* vers Thèbes, εἰς Θήβας ἔπλει.

Ce mot me suggère une correction pour un vers fameux; c'est le vers que lut Hérodote sur un trépied consacré dans le temple d'Apollon Isménius à Thèbes par Amphitryon, au retour de son expédition contre les Taphiens. Les manuscrits et les anciennes éditions le donnent ainsi :

Ἀμφιτρύων μ' ἀνέθηκεν ἐὼν ἀπὸ Τηλεβοάων (Herodot., V, 59).

Comme ἐὼν ne se peut construire avec le reste de la phrase, Bentley proposa de lire ἀνέθηκε νέων, en prenant νέω dans le sens de *revenir*, et la conjecture a été généralement admise. Mais νέω ne se prend jamais dans ce sens, à l'actif; c'est toujours le moyen νέομαι qu'on emploie, pour signifier *aller*, *venir*.

Il m'est donc venu à l'esprit qu'Apollodore pourrait bien nous avoir conservé le mot que réclame la vénérable inscription, et je proposerais de lire πλέων, au lieu de νέων ·

'Αμφιτρύων μ' ἀνέθηκε πλέων ἀπὸ Τηλεβοάων.

« Amphitryon me consacra, à son retour par mer de chez les Télé- « boens. »

(1) *Scut. Herc.*, 23 sqq.

érudit, qui connaissait l'inspiration, mais qui partageant aussi les goûts de son temps pour les curiosités de l'archaïsme, s'évertua à faire entrer dans un poème les formes de langage les moins usitées et les traditions les moins répandues. On voit que je veux parler de Lycophron et de son *Alexandra*. Or, c'est dans ce poème, dans ce bizarre tissu d'antiquités historiques et grammaticales que se trouve le renseignement que nous cherchons.

Il paraît qu'avant de commencer la guerre, Amphitryon convint avec ses alliés de mettre le butin en commun, et qu'il leur fit jurer par Minerve et par Mars de n'en distraire à leur profit aucune partie. Tous prêtèrent le serment, et un seul eut la faiblesse de le trahir ; ce fut Panopée. Les dieux le punirent cruellement de son parjure, en lui donnant un fils aussi lâche et aussi poltron que le père était brave et courageux. C'est ce que dit Alexandra, mais en style lycophronien, qui a horreur du nom propre, et qui n'emploie que de savantes périphrases. Il est question d'Epéus : « Le constructeur « du cheval demeurera dans les bras de Lagarie (c'est une ville « d'Italie dont nous nous occuperons plus bas), lui qui a toujours « redouté la pique et la phalange guerrière, expiant ainsi le serment « fait et faussé par son père, serment que le malheureux osa prêter « au sujet des troupeaux conquis par la lance, en attestant Alœtis, « Cydonie, Thraso (trois surnoms de Minerve) et le dieu de la Thrace, « Candaon ou Mamertus (deux surnoms de Mars), loup pesamment « armé..... C'est, en effet, à cause de cela que les dieux ne lui « donnèrent pour propager sa race qu'un être poltron, brave pugile « à la vérité, mais tremblant dans le tumulte de la guerre. »

Ὁ δ' ἱπποτέκτων Λαγαρίας ἐν ἀγκάλαις,
Ἔγχος πεφρικὼς καὶ φάλαγγα θουρίαν,
Πατρῷον ὅρκον ἐκτίνων ψευδώμοτον,
Ὃν ἀμφὶ μήλων τῶν δορικτήτων τάλας
Ἀλοῖταν ἔτλη τὴν Κυδωνίαν Θρασὼ
Ὁρκωμοτῆσαι, τόν τε Κρηστώνης θεὸν
Κανδάον' ἢ Μάμερτον ὁπλίτην λύκον,
.............................,

Τοιγὰρ πόποι φύξηλιν ἤνδρωσαν σπόρον,
Πύκτην μὲν ἐσθλὸν, πτῶκα δ'ἐν κλόνῳ δορός (1).

Le scholiaste de Lycophron va s'expliquer en termes plus vulgaires et tout à fait clairs. « Ainsi donc, dit-il, Lycophron, qui se « met en opposition avec tous les historiens, assure que dans la « lutte contre les Taphiens, avant le commencement de la guerre, « tous les princes alliés jurèrent par Mars et par Minerve de ne rien « cacher des dépouilles. Mais Panopée seul, ayant violé les serments « et caché une partie de ces dépouilles, engendra, en punition de « son parjure, un enfant, qui fut un lâche, Epéus. — Ἐν γοῦν τῇ « πρὸς τοὺς Ταφίους μάχῃ, πρὸ τῆς συμβολῆς τοῦ πολέμου, φησὶν ὁ πᾶσιν « ἐναντιούμενος ἱστορικοῖς Λυκόφρων, ὅτι ὤρκωσαν ἅπαντες Ἄρεα καὶ « Ἀθηνᾶν, μηδὲν ἀποκρύψαι τῶν λαφύρων. Μόνος δὲ παραβὰς τοὺς ὅρκους « ὁ Πανοπεὺς, καὶ κρύψας τὶ τῶν λαφύρων, τούτου ἕνεκα δειλὸν παῖδα, τὸν « Ἐπειὸν, ἐγέννησεν. »

Cette réputation de lâcheté s'attacha même dans la suite si étroitement au nom d'Epéus, qu'il passa en proverbe de dire : « Plus « poltron qu'Epéus. — Ἐπειοῦ δειλότερος (2). » Le proverbe devait remonter haut, car il était déjà commun à l'époque de Cratinus, à qui on l'appliqua par dérision, comme nous l'apprend Suidas : « Οὕ- « τως ἐλέγετο Κρατῖνος ὁ κωμικός (3). »

Bien qu'il soit dit ici de Lycophron, qu'il se met en contradiction avec tous les historiens, gardons-nous de révoquer en doute la tradition qu'il rapporte : le poète n'a rien donné dans cette œuvre à l'imagination ; il n'a voulu étaler que du savoir. Il y eut donc une tradition peu vulgaire, et par là même préférée de Lycophron, qui faisait punir le parjure de Panopée par la lâcheté d'Epéus. Mais qui ne voit que, si cette lâcheté du fils n'eût amoindri en rien la puissance du père, jamais les anciens n'auraient songé à la rattacher à un crime commis envers les dieux, et à la regarder comme une punition du ciel? Il faut donc que Panopée, humilié peut-être lui-

(1) *Alexandr.*, 930-44.
(2) Zenob. *Cent.*, III, 81.
(3) V. Ἐπ. δειλ.

même par des revers sur la fin de son règne, ait transmis ses Etats à un successeur dégénéré, qui n'aura su ni les relever, ni les défendre, mais qui s'en sera laissé lâchement dépouiller, parce qu'il n'y avait plus en lui qu'un athlète et non un roi.

Je dirai ma pensée tout entière; cette tradition, en ce qui touche Panopée, me semble même n'avoir été qu'une invention pour expliquer l'abaissement extraordinaire d'une haute fortune. Il est impossible de compter le père d'Epéus parmi les auxiliaires d'Amphitryon; car cette expédition eut lieu avant la naissance d'Hercule : or, Hercule est antérieur à Panopée d'environ deux générations, en prenant la génération pour un espace de trente à trente-trois ans. Nous avons cherché à concilier la tradition quand cela se pouvait, c'était notre devoir; mais lorsqu'elle répugne à tout ordre des temps, force nous est de la regarder comme un mythe pur, c'est-à-dire comme exprimant une idée, non un fait. Tout ne fut cependant pas imaginaire ici, gardons-nous de le croire. Il y eut une expédition conduite par Amphitryon, et dont firent partie des Phocéens; il y eut un serment prêté par les associés, et trahi par l'un d'eux : seulement, plus tard, quand on voulut attribuer à la vengeance divine l'anéantissement d'un puissant empire, on ne s'inquiéta point de la chronologie, et l'on fit de Panopée le Phocéen parjure. Mais, quoi qu'il en soit de la cause d'un tel châtiment, il reste toujours certain que la lâcheté du fils fut regardée comme la punition du père, et que cette lâcheté ne put prendre le caractère d'une calamité divine que parce qu'elle conduisit à l'anéantissement de la puissance paternelle.

Cette conséquence, qui sort naturellement de la tradition, vient remplir une lacune de l'histoire, et nous donner en même temps la raison d'un fait qui ne s'expliquait point, je veux parler de la complète décadence où étaient tombés les descendants d'Æaque, dans la Phocide, à l'époque de la guerre de Troie. Épéus se trouva aussi entraîné par ce mouvement plus aventureux que calculé, qui emporta la Grèce vers l'Asie, et dont le prétexte ou la cause apparente fut l'affront fait à Ménélas. Mais dans quel état se trouvait alors sa puissance, et sur quoi régnait-il? Consultons le *Catalogue des vaisseaux*, dans l'*Iliade*, ce célèbre dénombrement des forces que les Grecs envoyèrent contre la ville de Priam. Le poète, parlant du contingent

fourni par la Phocide, le détaille ainsi : « Ensuite Schédius et Epi« strophus, fils d'Iphitus, le magnanime fils de Naubolus, comman« daient les Phocéens, qui possédaient Cyparissus et la pierreuse « Pytho, et la très-divine Crisa et Daulis et Panopée, et qui occu« paient Anémorée et Hyampolis, et qui habitaient aussi sur les bords « du divin fleuve Céphise, et qui possédaient Lilæa, aux sources du « Céphise. Derrière eux suivaient ensemble quarante noirs vais« seaux. Ces chefs disposèrent les rangs des Phocéens, veillant à « l'ordre soigneusement, et ils s'armaient près des Béotiens, à leur « gauche. »

Αὐτὰρ Φωκήων Σχεδίος καὶ Ἐπίστροφος ἦρχον,
Υἱέες Ἰφίτου μεγαθύμου Ναυβολίδαο·
Οἳ Κυπάρισσον ἔχον, Πυθῶνά τε πετρήεσσαν,
Κρῖσάν τε ζαθέην καὶ Δαυλίδα καὶ Πανοπῆα,
Οἵ τ' Ἀνεμώρειαν καὶ Ὑάμπολιν ἀμφενέμοντο,
Οἵ τ' ἄρα πὰρ ποταμὸν Κηφισὸν δῖον ἔναιον,
Οἵ τε Λίλαιαν ἔχον, πηγῆς ἔπι Κηφισοῖο·
Τοῖς δ'ἅμα τεσσαράκοντα μέλαιναι νῆες ἕποντο.
Οἱ μὲν Φωκήων στίχας ἵστασαν ἀμφιέποντες,
Βοιωτῶν δ' ἔμπλην ἐπ'ἀριστερὰ θωρήσσοντο (1).

Quels sont les deux chefs qui commandent en ce moment les Phocéens? Le scholiaste de Venise va nous donner leur généalogie : « Ὄρνυτος ὁ Σισύφου, οὗ υἱὸς Φῶκος, οὗ Ὀρνυτίων, οὗ Ναύβολος, οὗ « Ἴφιτος, οὗ Σχεδίος (2). — Ornytus (ou Ornytion), fils de Sisyphe, « eut pour fils Phocus, qui eut pour fils Ornytion, qui eut pour fils « Naubolus, qui eut pour fils Iphitus, qui eut pour fils Schédius. »

Schédius et Epistrophus descendaient donc de ce Phocus que nous avons vu s'établir modestement à Tithorée; ils appartenaient donc à la race de Sisyphe, et ils sont maintenant à la tête de la Phocide. Qu'est devenue la famille d'Æaque, naguère toute-puissante? Si elle n'est pas éteinte, elle est bien effacée. Des huit villes qu'Ho-

(1) *Il.* Β', 517 sqq.
(2) *Ad. Il.* Β', 517.

mère vient d'énumérer, on n'oserait dire quelle est celle qui peut encore être soumise à Epéus. Panopée rappelle le nom et la capitale de son père ; et c'est là qu'il était né lui-même, au rapport de Strabon : « Panopée, qui s'appelle aujourd'hui Phanotée, confine au « territoire de Lébadie ; c'est la patrie d'Epéus. — Πανοπεὺς δ'ὁ νῦν « Φανοτεὺς, ὅμορος τοῖς περὶ Λεβάδειαν τόποις· ἡ τοῦ 'Επειοῦ πατρίς (1). » C'est donc là qu'il semblerait devoir régner ; mais Panopée est devenue le siége de la puissance de Schédius. Homère parlant de ce héros : « Schédius, dit-il, fils du magnanime Iphitus, qui l'emportait de beaucoup sur tous les Phocéens, qui avait établi sa résidence dans la célèbre Panopée, régnant sur un grand nombre « d'hommes. »

..... Σχεδίον, μεγαθύμου Ἰφίτου υἱὸν,
Φωκήων ὄχ' ἄριστον, ὃς ἐν κλειτῷ Πανοπῆϊ
Οἰκία ναιετάασκε, πολέσσ' ἄνδρεσσιν ἀνάσσων (2).

Où donc chercher une place pour le descendant d'Æaque? Dans quelque ville sans doute peu importante, et soumise à la puissance qui domine sur la Phocide, à la race de Sisyphe.

C'est dans cette humble fortune que se trouvait Epéus, quand il fut appelé à faire partie de l'expédition commandée par Schédius et Epistrophus. On est déjà sous les murs de Troie ; n'attendez de lui ni intrépidité, ni vaillance dans les combats, et ne lui demandez aucune vertu guerrière : il traversera presque toute l'*Iliade*, sans donner au poète une seule occasion de le signaler. Ce n'est que vers les derniers chants qu'Epéus nous montre le mérite qui le distingue, et qu'il nous déclare lui-même avec une naïve franchise ses vertus et ses défauts.

Achille, faisant célébrer des jeux funèbres en l'honneur de Patrocle, propose un combat au ceste, et il promet un mulet pour le vainqueur, et une coupe à double fond pour le vaincu. « Aussitôt, « dit le poète, se leva un héros et brave et grand, habile dans le pu- « gilat, Epéus, fils de Panopée ; et il mit la main sur le mulet pa-

(1) IX, p. 423.
(2) *Il.* P', 306 sqq.

« tient au travail, et il dit : Qu'il approche celui qui remportera la « coupe à double fond ; mais j'assure qu'aucun autre des Grecs « n'emmènera le mulet, après avoir vaincu au pugilat, car je me « flatte d'être le plus fort. Est-ce que ce n'est point assez que je sois « inférieur dans la bataille, puisque enfin il n'était pas absolument « possible d'être un mortel habile dans tous les travaux. Voici, en « effet, ce que je vais déclarer, et c'est là ce qui s'accomplira : « attaquant l'adversaire en face, je lui briserai le corps, et fracasse-« rai tous les os. Que ceux qui s'intéressent ici à lui en grand « nombre, restent à cet endroit même, pour l'emporter, quand il « aura été dompté par mes mains. »

........ Ὤρνυτο δ' αὐτίκ' ἀνὴρ ἠΰς τε μέγας τε,
Εἰδὼς πυγμαχίης, υἱὸς Πανοπῆος Ἐπειὸς,
Ἅψατο δ' ἡμιόνου ταλαεργοῦ, φώνησέν τε·
« Ἆσσον ἴτω, ὅστις δέπας οἴσεται ἀμφικύπελλον·
« Ἡμίονον δ' οὔ φημί τιν' ἀξέμεν ἄλλον Ἀχαιῶν,
« Πυγμῇ νικήσαντ'· ἐπεὶ εὔχομαι εἶναι ἄριστος.
« Ἦ οὐχ ἅλις, ὅττι μάχης ἐπιδεύομαι ; οὐδ' ἄρα πως ἦν
« Ἐν πάντεσσ' ἔργοισι δαήμονα φῶτα γενέσθαι·
« Ὧδε γὰρ ἐξερέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
« Ἀντικρὺ χρόα τε ῥήξω σύν τ' ὀστέ' ἀράξω.
« Κηδεμόνες δέ οἱ ἐνθάδ' ἀολλέες αὖθι μενόντων,
« Οἵ κέ μιν ἐξοίσουσιν, ἐμῆς ὑπὸ χερσὶ δαμέντα (1). »

Euryale, fils de Mécistée, *mortel égal aux dieux*, ἰσόθεος φὼς, ose seul braver cette jactance menaçante ; mais il éprouve le sort qu'a prédit l'indomptable pugile à son adversaire.

Bientôt après Achille invite à un combat du disque sphérique, appelé σόλος. Epéus se présente un des premiers ; mais il va montrer par son exemple la vérité de ce qu'il disait tout à l'heure, que les dieux n'ont pas départi tous les talents à un même homme. « Le di-« vin Epéus saisit le globe de fer, et le lança, après l'avoir fait « tournoyer ; mais il excita la risée de tous les Grecs. »

(1) *Il.* Ψ', 664 sqq.

........ Σόλον δ' ἕλε δῖος Ἐπειὸς,
Ἧκε δὲ δινήσας· γέλασαν δ' ἐπὶ πάντες Ἀχαιοί (1).

Ce sont là tous les souvenirs qu'Epéus a laissés dans l'*Iliade;* et il y paraît bien tel que l'a peint Lycophron, manquant, et de son aveu même, de la première qualité du héros, du courage militaire, et excellant à broyer les os d'un rival avec ses mains armées du ceste. Mais entre la fin du poème d'Homère et la prise de Troie, il s'écoule un intervalle fécond en événements mémorables, et c'est dans ce court espace de temps qu'Epéus va s'illustrer, sinon par une action héroïque, du moins par un grand service national, et se révéler à nous comme artiste par une invention des plus ingénieuses.

Le siége de Troie durait depuis dix ans, et les Grecs étaient à bout d'efforts et de courage, lorsque Epéus conçut le stratagème vainqueur, qui lui ouvrit les portes de la ville : c'est le cheval de bois, qui devait éterniser son nom, et former l'événement le plus célèbre de la plus célèbre expédition des temps anciens. Homère a parlé du fatal instrument à plusieurs reprises dans l'*Odyssée.* « Çà donc, dit « Ulysse au chanteur Démodocus, passe à un autre sujet, et chante « l'habile construction du cheval de bois que fit Epéus avec Minerve, « machine artificieuse que conduisit autrefois Ulysse dans l'Acro- « pole, après l'avoir emplie de guerriers qui dévastèrent Ilion. »

Ἀλλ' ἄγε δὴ, μετάβηθι, καὶ ἵππου κόσμον ἄεισον
Δουρατέου, τὸν Ἐπειὸς ἐποίησεν σὺν Ἀθήνῃ,
Ὅν ποτ' ἐς ἀκρόπολιν δόλον ἤγαγε δῖος Ὀδυσσεὺς,
Ἀνδρῶν ἐμπλήσας οἳ Ἴλιον ἐξαλάπαξαν (2).

Et plus loin, Ulysse dit encore : « Mais lorsque nous fûmes des- « cendus, les principaux des Grecs, dans le cheval que construisit « Epéus, et que j'eus été chargé du soin de tout, d'ouvrir l'insi- « dieuse retraite ou de la fermer. »

(1) *Il.* Ψ', 839 sqq.
(2) *Odyss.* Θ', 492 sqq.

Αὐτὰρ ὅτ' εἰς ἵππον κατεβαίνομεν, ὃν κάμ' Ἐπειὸς,
Ἀργείων οἵ ἄριστοι, ἐμοὶ δ' ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο,
Ἠμὲν ἀνακλῖναι πυκινὸν λόχον, ἠδ' ἐπιθεῖναι (1).

Ménélas, pour louer l'inébranlable fermeté d'Ulysse, rappelle la conduite que tint le héros dans l'intérieur du cheval, « Dans l'inté- « rieur, dit-il, du cheval bien poli, où nous étions assis, nous tous « les principaux des Grecs, portant aux Troyens le meurtre et le « trépas. »

Ἵππῳ ἔνι ξεστῷ, ἵν' ἐνήμεθα πάντες ἄριστοι
Ἀργείων, Τρώεσσι φόνον καὶ κῆρα φέροντες (2).

Après Homère, Virgile, les yeux sur son modèle, et traduisant δόλον ὃν κάμ' Ἐπειὸς, dira :

........ Et ipse doli fabricator Epeus (3).

Une invention, qui parlait si vivement à l'imagination, ne pouvait échapper aux ornements et aux amplifications des poètes postérieurs ; aussi l'objet qu'Homère indique d'un seul vers, que Virgile esquisse dans les deux suivants :

Instar montis equum divina Palladis arte
Ædificant, sectaque intexunt abiete costas (4),

« Ils construisent un cheval grand comme une montagne, et re- « vêtent ses flancs de sapin coupé et ajusté ; »
cet objet a-t-il été minutieusement, longuement et puérilement décrit par Quintus de Smyrne, dans ses *Paralipomènes* (5), et par Triphiodore, dans sa *Prise d'Ilion* (6).

Entre la sobriété tout à fait antique et l'intempérance du faux goût

(1) *Odyss.* Λ', 522 sqq.
(2) *Odyss.* Δ', 272.
(3) *Æn.*, II, 264.
(4) *Æn.*, II, 15 sq.
(5) *Paralipom.*, XII, 119-152.
(6) *Ilii Excid.*, 57-119.

il y avait place pour une image sagement ornée, et c'est celle qu'a représentée Euripide, en donnant à Epéus une épithète, qui n'est pas sans importance historique. Il fait dire par Neptune, dans le Prologue des *Troyennes :* « La ville des Phrygiens a péri dévastée ; « car l'habitant du Parnasse, le Phocéen Epéus, par les inventions « de Pallas, ayant construit un cheval tout rempli d'armes, l'a in- « troduit dans les murs, masse destructrice. De là lui sera donné « par les hommes des âges suivants le nom de cheval de bois, « pour avoir enfermé le bois des lances (c'est-à-dire des lances) « cachées (1). »

Ὄλωλε πορθηθεῖσ'· ὁ γὰρ Παρνάσιος
Φωκεὺς Ἐπειὸς μηχαναῖσι Παλλάδος,
Ἐγκύμον' ἵππον τευχέων ξυναρμόσας,
Πύργων ἔπεμψεν ἐντὸς, ὀλέθριον βάρος.
Ὅθεν πρὸς ἀνδρῶν ὑστέρων κεκλήσεται
Δούρειος ἵππος, κρυπτὸν ἀμπίσχων δόρυ (2).

Malgré de si imposants témoignages, on voulut ravir à Epéus la gloire de son invention. Non-seulement on fit prédire par le devin Hélénus que Troie devait être prise par un cheval de bois (3), mais on prétendit encore que l'idée du stratagème avait été suggérée par Ulysse et exécutée ensuite par Epéus. C'est ce qu'affirme Philostrate, dans ses *Héroïques*, disant que parmi les nombreuses actions d'Ulysse aucune ne mérita l'admiration, « Excepté une seule, celle qui re- « garde le cheval aux flancs creux, dont Epéus fut à la vérité le « constructeur, avec l'aide de Minerve, mais dont Ulysse fut l'in- « venteur. — Πλὴν ἑνὸς, τοῦ ἐς τὸν ἵππον τὸν κοιλὸν, οὗ τέκτων μὲν « Ἐπειὸς ξὺν Ἀθηνᾷ ἐγένετο, Ὀδυσσεὺς δὲ εὑρέτης (4). »

(1) Il est inutile de remarquer que l'étymologie sur laquelle joue Neptune est fausse. Les deux mots ont une origine commune, δόρυ, *bois*, et ce n'est que par extension que *le bois* de la lance s'est pris pour toute la lance; δούρειος ne peut donc venir du sens métaphorique de δόρυ, signifiant *lance*.

(2) *Troad.*, 9 sqq.

(3) Conon, *Narrat.*, XXXIV.

(4) *Heroic.*, p. 717, ed. Olear.

Polyen ne parle pas autrement, dans ses *Stratagèmes* : « Καὶ τὸν « ἵππον δὲ τὸν δουράτεον,

........ τὸν Ἐπειὸς ἐποίησεν σὺν Ἀθήνῃ,

« καὶ τοῦτο στρατήγημα Ὀδυσσέως ἦν (1). — « Et le cheval de bois que « fit Epéus avec Minerve, ce fut aussi un stratagème d'Ulysse. »

« Allons, çà, dit Ulysse lui-même, dans Quintus de Smyrne, con- « struisons au plus tôt un cheval par les mains d'Epéus, qui est as- « surément supérieur et de beaucoup parmi les Grecs dans l'art de « construire; car c'est Minerve qui lui a enseigné cette industrie. »

.................... Ἀλλ' ἄγε θᾶσσον
Ἵππον τεκταίνωμεν ὑπαὶ παλάμῃσιν Ἐπειοῦ
Ὅς ῥά τε πολλὸν, ἄριστος ὑπ' Ἀργείοισι τέτυκται
Εἵνεκα τεκτοσύνης · δέδαεν δέ μιν ἔργον Ἀθήνη (2).

Homère n'a rien dit de pareil, et il laisse la gloire d'Epéus sans partage. Il en est de même de l'auteur de *la Petite Iliade*, dont Proclus nous a conservé le sommaire; il y est dit simplement : « Καὶ « Ἐπειὸς κατ' Ἀθηνᾶς προαίρεσιν τὸν δούρειον ἵππον κατασκευάζει (3). — « Et Epéus, selon le dessein de Minerve, construit le cheval de bois.» D'où vient donc la tradition qui fait imaginer le stratagème par Ulysse? D'Homère lui-même, si je ne me trompe. Des passages de l'*Odyssée*, que nous avons cités, il résulte, en effet, qu'Ulysse fut l'âme de l'embuscade recélée dans le cheval; il était donc naturel de le regarder aussi comme l'inspirateur de cette ruse. En second lieu, le héros est appelé dans l'*Iliade*, πτολίπορθος (4), *destructeur des villes ;* or, comment méritera-t-il ce titre, s'il ne renverse Troie? et comment la renverser, s'il n'imagine l'unique instrument de cette ruine? Mais dans l'*Odyssée*, nous touchons presque à la tradition par ce vers que Minerve adresse à Ulysse : « C'est par ton conseil que « fut prise la ville de Priam. »

(1) *Stratagem.*, I, *Procem.*
(2) *Paralipom.*, XII, 76 sqq.; cf. Tzetz. *Posthom.*, 631.
(3) Müller., *de Cyclo Græc. epico*, p. 46.
(4) *Il.* B', 278.

Σῇ δ' ἥλω βουλῇ Πριάμου πόλις εὐρυάγυια (1).

De quel *conseil* peut-il être question, si ce n'est de celui qui suggéra le stratagème? C'est ainsi que l'on raisonna, et en voici la preuve. Les scholies de Venise, interprétant l'épithète πτολίπορθος, nous disent : « Le poète a d'avance attribué à Ulysse la ruine d'Ilion, « c'est-à-dire la construction du cheval de bois, lequel introduit dans « Ilion, en causa la ruine, comme il le dit dans un autre endroit de « ses poésies : C'est par ton conseil que fut prise la ville du roi « Priam. — Προκατεσκεύασε δὲ αὐτῷ ὁ ποιητὴς τὴν τῆς Ἰλίου πόρθησιν, « τὴν τοῦ δουρείου ἵππου κατασκευὴν, οὗ εἰσαχθέντος, ἐπορθήθη ἡ Ἴλιος, « ὡς καὶ ἀλλαχόσε τῆς ποιήσεώς φησι · Σῇ δ' ἥλω βουλῇ πόλις Πριάμοιο « ἄνακτος (2). »

Eustathe interprétant le vers de l'*Odyssée*, auquel les scholies renvoient, l'explique de la même façon (3).

On ne saurait croire combien de déductions hypothétiques tirées d'Homère sont devenues ensuite des faits positifs, et ont pris rang parmi les traditions de ces temps reculés.

Cependant, à mesure que l'on s'éloigna de l'antique simplicité, l'histoire du cheval de bois ne parut qu'une fable ridicule, et le stratagème, un jeu puéril, qui n'avait jamais pu tromper des hommes. Mais comme il était impossible de nier le fait, on chercha à l'expliquer autrement, et alors se présenta la ressource facile de l'allégorie.

Je néglige à dessein une explication cent fois plus incroyable que tout ce qui est dit du cheval de bois, l'explication de Paléphate. Au dire de cet allégoriste, dans ses *Histoires incroyables*, les Grecs auraient construit un cheval trop haut pour passer sous les portes de Troie. Puis serait arrivé le transfuge Sinon, qui aurait exhorté les Troyens à introduire le cheval, les assurant que les Grecs ne viendraient point. Et les Troyens, ayant enlevé leurs portes, auraient introduit le colosse, τὰς πύλας καθελόντες, εἰσάγουσι τὸν ἵππον. Et les

(1) *Odyss.* X', 230.
(2) *Ad Il.* B', 278.
(3) *Ad Odyss.* X', 227, p. 1925.

gratuite à ce qui est donné comme un fait positif, et anéantissant l'histoire, sous prétexte de la corriger! Voyez, en effet, où nous conduiraient ces imprudentes rêveries : les machines de guerre n'étaient point en usage du temps d'Homère, et il n'y en a point trace dans ses poésies; comment donc aurait-il présenté sous le voile de la fiction ce qu'il ne connaissait point en réalité? Ajoutons qu'il n'est pas jusqu'à la métaphore qui, dans cette circonstance, ne se révolte contre leur explication; car, si elle était juste, en parlant du bélier, qui frappe de la tête, elle cesse de l'être, en parlant du cheval. Aussi les langues anciennes, qui employaient judicieusement κριὸς et *aries*, pour désigner une machine de guerre, se sont-elles sagement abstenues d'employer dans le même sens ἵππος et *equus*, bien que es lexicographes prennent sur eux d'affirmer le contraire.

Suivons donc la tradition, qui regarda toujours si sérieusement l'invention d'Epéus comme un cheval de bois, que plus tard l'adjectif δούρειος, *de bois* (1), devint un nom propre, pour désigner cette invention, et qu'on dit le cheval *Durius*, pour signifier le cheval de Troie, ou un cheval d'une matière quelconque, fait à l'imitation de celui-là. On alla même jusqu'à déterminer l'espèce de bois employé à la construction de ce cheval, et la forêt qui l'avait fourni. Pausanias racontant l'origine du surnom Κάρνειος, donné à Apollon, nous dit : « On rapporte que les Grecs coupèrent sur le mont Ida, dans « la Troade, pour la construction du cheval de bois, des cornouil« lers, qui étaient poussés dans le bois sacré d'Apollon. Mais ayant « appris que le dieu était irrité contre eux, ils l'apaisent par des « sacrifices, et l'appellent Apollon Κάρνειος, à cause des *cornouillers* « (κράνεια), ayant transposé le rhô, par suite apparemment de quel« que ancienne habitude. — Ἐν τῇ Ἴδῃ τῇ Τρωϊκῇ κρανείας ἐν Ἀπόλ« λωνος ἄλσει πεφυκυίας τοὺς Ἕλληνας (λέγεται) ἐκτεμεῖν, ἐς τοῦ ἵππου τοῦ

(1) On se servit aussi, comme nous l'avons vu plus haut, de l'adjectif δουράτεος, et Lucrèce latinisa même le mot :

Nec clam *durateus* Trojanis Pergama partu
Inflammasset equus nocturno Grajugenarum (I, 477).

On latinisa également δούρειος ou δούριος. Festus : « Epeus, nomen cu« jusdam fabri, qui equum *Durium* fecit. » Et Aurel. Victor : « Qui equo « *Durio* digrediebantur (*Orig. gent. Rom.*, I, 7). »

« δουρίου τὴν ποίησιν. Μαθόντες δὲ τὴν ὀργήν σφισιν ἔχειν τὸν θεὸν, θυσίαις « ἱλάσκονται, καὶ Ἀπόλλωνα ὀνομάζουσι Κάρνειον ὑπὲρ τῶν κρανειῶν, « μεταθέντες τὸ ῥῶ, κατὰ δή τι ἀρχαῖον (1). »

Les auteurs s'accordent sur le lieu de la forêt, qui est le mont Ida, mais non sur l'espèce de bois. Pausanias vient de nous parler du *cornouiller;* Quintus de Smyrne fait construire le cheval en *sapin :* « Οἱ δ' ἐλάτῃσιν ἐπιβρίσαντες (2). » Il en est de même de Virgile : « Sectaque intexunt abiete costas, » bien qu'il substitue un peu plus loin l'*érable* au *sapin :* « Trabibus contextus acernis (3). »

Les Grecs feignirent, comme on sait, de vouloir lever le siége, et regagner leur patrie ; et le cheval qu'ils demandaient à conduire dans la citadelle de Troie n'était, à les entendre, qu'une offrande qu'ils désiraient consacrer à Minerve, pour obtenir de la déesse un heureux retour. Or, comme les anciens étaient dans l'usage de graver des inscriptions sur les offrandes, on en supposa une, et de bonne heure, à ce qu'il paraît, sur le cheval d'Epéus. Le poète dramatique L. Attius, au rapport de Servius, donnait, dans sa pièce intitulée *Déiphobe*, le vers suivant comme étant la traduction de cette inscription :

Minervæ donum armipotenti hoc abeuntes Danai dicant (4).

« A Minerve, la puissante guerrière, les Grecs en partant consacrent « ce don. »

Selon Hygin, l'inscription était ainsi conçue : « Danai Minervæ « dono dant (5). — Les Grecs l'offrent en don à Minerve. »

Si l'invention d'Epéus appelait par sa nature les ornements de la poésie, elle devait à plus forte raison inviter les arts du dessin à la reproduire. Aussi le cheval Durius fut-il souvent représenté, et nous pouvons citer encore plusieurs exemples de ces reproductions.

Polygnote, dans la célèbre peinture dont il orna le Lesché de Delphes, retraçait la ruine d'Ilion, et là, comme on le pense bien, il

(1) III, 13, 3.
(2) *Paralipom.*, XII, 124 ; cf. Triphiod. *Ilii Excid.*, 57 sqq.
(3) *Æn.*, II, 112.
(4) *Ad Æn.*, II, 17.
(5) *Fab.*, CVIII.

n'avait point oublié le principal auteur de cette catastrophe. « On y « voit, dit Pausanias, on y voit peint aussi Epéus, nu, renversant « jusqu'au sol le mur des Troyens; et au-dessus du mur et d'Epéus « se montre la tête seule du cheval de bois. — Γέγραπται δὲ καὶ « Ἐπειὸς γυμνὸς καταβάλλων ἐς ἔδαφος τῶν Τρώων τὸ τεῖχος · ἀνέχει δὲ « ὑπὲρ αὐτῶν κεφαλὴ τοῦ ἵππου μόνη τοῦ δουρείου (1). »

Le même Pausanias passant en revue les monuments qui se trouvaient dans la citadelle d'Athènes, à l'époque où il la visita, signale comme un des plus remarquables un cheval d'airain, offrant l'imitation de celui de Troie : « On y a consacré, dit-il, le cheval appelé « Durius, en airain. Et comme on rapporte au sujet de ce cheval « qu'il renfermait dans son intérieur les principaux des Grecs, le « cheval d'airain offre par sa conformation la même apparence. « Ainsi Ménesthée et Teucer avancent leur tête hors de ses flancs, « pour regarder d'en haut, de même que les fils de Thésée, qui sont « avec eux. — Ἵππος δὲ ὁ καλούμενος Δούριος ἀνάκειται χαλκοῦς. Λέγε- « ται δὲ ἔς τε ἐκεῖνον τὸν ἵππον, ὡς τῶν Ἑλλήνων ἔνδον ἔχοι τοὺς ἀρί- « στους · καὶ δὴ καὶ τοῦ χαλκοῦ τὸ σχῆμά ἐστι κατὰ ταὐτά. Καὶ Μενεσθεὺς « καὶ Τεῦκρος ὑπερκύπτουσιν ἐξ αὐτοῦ, προσέτι δὲ καὶ οἱ παῖδες οἱ Θη- « σέως (2). »

Pausanias ne donne pas d'autres détails sur ce curieux monument; mais il nous est arrivé d'ailleurs des renseignements inespérés, et qui intéressent notre sujet à plus d'un titre. Dans la comédie des *Oiseaux*, d'Aristophane, un messager vient annoncer que le mur d'enceinte de la ville est terminé, qu'il est magnifique, et d'une telle largeur qu'on y pourrait faire passer deux chars venant à la rencontre l'un de l'autre, « Les chevaux dont ils seraient attelés, « fussent-ils d'une grandeur égale à celle du cheval Durius. »

Ἵππων ὑπόντων μέγεθος ὅσον ὁ Δούριος (3).

Le scholiaste fait sur ce vers les remarques suivantes : « Οὐ πιθανὸν « κοινῶς λέγειν αὐτὸν, ἀλλὰ περὶ τοῦ χαλκοῦ τοῦ ἐν Ἀκροπόλει. Ἀνέκειτο

(1) X, 26, 1.
(2) I, 23, 10.
(3) *Av.*, 1128.

« γὰρ ἐν Ἀκροπόλει Δούριος ἵππος ἐπιγραφὴν ἔχων · Χαιρέδημος Εὐαγγέλου « ἐκ Κοίλης ἀνέθηκε. Δύναται δὲ καὶ ὁ ἐν Ἰλίῳ λαμβάνεσθαι. Ἐν Ἀκρο- « πόλει χαλκοῦς ἵππος ἀνέκειτο κατὰ μίμησιν τοῦ Ἰλιακοῦ. — Il n'est « pas croyable que le poète parle ici d'un cheval en général, mais « du cheval d'airain, qui était dans l'Acropole. Il y avait, en effet, « dans l'Acropole un cheval Durius portant l'inscription : Chéré- « dème, fils d'Evangélus, de Cœlé, l'a dédié. Ce cheval se peut « prendre cependant aussi pour celui d'Ilion. Il y avait dans l'Acro- « pole un cheval d'airain consacré, à l'imitation de celui d'Ilion. »

Cette précieuse note nous apprend d'abord le nom du donateur du monument, mais en nous laissant ignorer un nom qu'il nous importait bien plus de connaître, celui du donataire.

Nous y voyons en second lieu que, d'après le scholiaste, le vers d'Aristophane devait faire allusion au cheval d'airain de l'Acropole d'Athènes, ou bien encore au cheval de Troie. Mais laquelle de ces deux opinions est la vraie? La seconde incontestablement. Il suffit, pour s'en convaincre, de se pénétrer de la pensée du poète. Aristophane veut exagérer le plus possible la largeur du mur de la nouvelle ville; le terme de comparaison le plus fort sera donc le plus convenable. Or, s'il en est ainsi, l'allusion se doit nécessairement adresser au cheval de Troie; car le cheval de l'Acropole, en lui supposant même des proportions considérables, ne devait être qu'une image très-raccourcie de son modèle. N'oublions pas, en effet, que le colosse d'Epéus fut pris par les anciens pour le type de la grandeur démesurée; de là les épithètes πελώριος (1), *prodigieux*, μεγακήτης (2), *grand comme une baleine*, et enfin, *grand comme une montagne, instar montis.*

Une considération qui n'est pas à négliger, parce qu'elle rend l'exagération d'Aristophane plus piquante, c'est qu'il fallut abattre une partie du mur de Troie, pour introduire le colosse des Grecs,

Dividimus muros, et mœnia pandimus urbis (3);

(1) Triphiod. *Ilii Excid.*, 58; Tzetz. *Posthom.*, 636.
(2) Quint. Smyrn. *Paralipom.*, XII, 147.
(3) *Æn.*, II, 234.

et que cependant deux colosses de la même dimension pourraient passer de front sur le mur de la ville des Oiseaux.

Mais j'ai à faire valoir un autre argument pour prouver qu'Aristophane songeait bien au cheval de Troie, c'est que les poètes comiques recouraient volontiers à cet objet de comparaison, connu de tout le monde, quand ils voulaient exagérer plaisamment la grosseur d'un objet. Je cite un exemple, et cela, sans quitter mon sujet, et sans sortir de l'Acropole. « Il y avait, dit Hésychius, il y « avait dans l'Acropole un grand bélier d'airain, consacré. Platon le « comique l'a appelé ἀσελγόκερων (*aux puissantes cornes*), à cause de « sa grandeur, et il rapproche même de lui le cheval Durius. — Ἦν « ἐν τῇ Ἀκροπόλει κριὸς ἀνακείμενος μέγας χαλκοῦς. Ἀσελγόκερων δὲ αὐτὸν « εἶπε Πλάτων ὁ κωμικὸς, διὰ τὸ μέγαν εἶναι, καὶ συναριθμεῖ αὐτῷ τόν γε « Δούριον ἵππον (1). »

En admettant qu'il faille laisser à ἀσελγὴς son sens ordinaire de *pétulant*, ainsi que le voulait un grammairien, qui a réfuté sur ce point Hésychius, à la suite de l'article : « Il vaut mieux prendre, « a-t-il dit, ἀσελγόκερων comme signifiant celui qui frappe de la tête, « et qui provoque pétulamment en quelque sorte avec ses cornes. « — Ἄμεινον δὲ τὸν ἀσελγόκερων δέχεσθαι εἶναι τὸν κυρίττοντα, καὶ οἱονεὶ « ἐξυβρίζοντα τοῖς κέρασιν. » En admettant cela, il restera toujours qu'aux yeux des anciens, Platon voulut, par ce rapprochement, grossir outre mesure les proportions du bélier de l'Acropole; ce qui n'exclut pas la liberté de supposer qu'il ait voulu aussi, en parlant de l'attitude menaçante de ce bélier d'airain, faire songer aux menaces terribles du cheval de bois.

Il importait de bien assurer le sens de l'allusion d'Aristophane; car nous allons montrer les dangereuses conséquences que l'on a voulu tirer du sens opposé. Le scholiaste du poète, nous l'avons déjà remarqué, en nous faisant connaître celui qui consacra le cheval Durius de l'Acropole, nous a laissé ignorer à qui fut dédiée l'offrande. Mais il est encore un nom que l'histoire de l'art surtout désirait de savoir, c'est le nom de l'auteur du monument. La fortune des décou-

(1) V. Κριὸς ἀσελγόκερως.

vertes, qui nous restitue chaque jour quelque débris du passé, vint enfin nous l'apprendre.

Il y a vingt ans qu'en faisant des fouilles sur l'Acropole d'Athènes, on trouva à la droite du chemin qui conduit des Propylées au Parthénon, deux grandes dalles de marbre blanc, avec l'inscription suivante :

**ΧΑΙΡΕΔΕΜΟΣΕΥΑΛΛΕLΟ**
**ΕΚΚΟΙLΕΣΑΝΕΘΕΚΕΝ**
**ΣΤΡΟΛΛΥLΙΟΝΕΠΟΙΕΣΕΝ**

Χαιρέδημος Εὐαγγέλου ἐκ Κοίλης ἀνέθηκεν
Στρογγυλίων ἐποίησεν

« Chærédème, fils d'Evangélus, du dème de Cœlé, l'a consacré.
« Strongylion l'a fait. »

C'était l'inscription du scholiaste d'Aristophane, plus la signature de l'artiste. Mais admirez le secours que se prêtent les différentes découvertes! Sans les détails fournis par le scholiaste, jamais nous n'aurions su à quelle offrande rapporter l'inscription. Maintenant, plus de doute : l'offrande était un cheval d'airain, à l'imitation de celui de Troie ; le statuaire s'appelait Strongylion, et les dalles retrouvées faisaient partie de la base du monument.

Mais ce n'est point à ces résultats, tout importants qu'ils sont, que se borne l'importance de cette découverte; elle peut avoir encore des conséquences plus étendues. C'est pour les mettre en lumière que M. Louis Ross, peu de mois après que les dalles eurent été trouvées, écrivit à Raoul-Rochette une lettre, qui fut insérée dans le *Journal des Savants*. « Les historiens modernes, dit l'habile archéo« logue, ont cru devoir prendre Strongylion pour contemporain de « Praxitèle et du premier Céphisodote, et ils le placent pour cette « raison vers la CIII[e] Olympiade = av. J.-C. 368. » Telle est, en effet, l'opinion à laquelle ils semblent s'être arrêtés. Mais M. Louis Ross la réfute, en opposant d'abord le caractère paléographique du monument, qui suffirait déjà, selon lui, pour démontrer que la statue n'a pu être érigée qu'entre la LXXXVI[e] Olympiade = av. J.-C. 436, et la réforme introduite sous l'archontat d'Euclide, la 2[e] année

de la XCIVe Olympiade = av. J.-C. 403. M. Louis Ross va plus loin; il prétend déterminer l'âge de l'artiste, en précisant l'époque du monument; et l'autorité sur laquelle il croit se pouvoir fonder avec certitude, c'est l'allusion qu'il croit qu'Aristophane a faite au cheval de l'Acropole. « La mention, dit-il, la plus ancienne du δούριος ἵππος « se trouve dans les *Oiseaux* d'Aristophane, c'est-à-dire qu'elle appartient à la 2e année de la XCIe Olympiade = av. J.-C. 415; et « comme la poésie comique aime toujours à faire allusion aux dernières nouveautés, soit en politique, soit en littérature et dans les « arts, nous sommes fondés à placer l'érection du colosse vers la « 1re année de ladite Olympiade (416). Quoi qu'il en soit, nous gagnons, par le témoignage d'Aristophane et de son scholiaste, une « date précieuse et bien positive pour la vie de Strongylion; c'est « qu'il était déjà vers la XCIe Olympiade un artiste d'un mérite « connu, pour que l'exécution d'un monument d'une telle importance pût lui être confié par Chærédémus (1). »

Raoul-Rochette, dans son *Supplément au Catalogue des artistes*, à l'article *Strongylion* (2), a reproduit les raisons de M. Ross, pour les admettre.

Je n'ai point le loisir d'examiner ici à quelle époque a dû fleurir Strongylion; je me contenterai de dire que le seul argument sérieux sur lequel M. Ross a fondé son calcul se trouve entièrement ruiné, puisqu'il a été démontré qu'Aristophane et Platon ne songèrent jamais au cheval de l'Acropole, cheval qui ne devait pas même exister de leur temps.

Une pareille offrande, consacrée en pareil lieu, devait être avant tout un hommage à la gloire d'Athènes; aussi ce monument ne rappelait-il que des souvenirs glorieux pour elle. D'abord, les quatre héros, qui avançaient la tête hors du cheval, sont signalés par Quintus de Smyrne (3) et par Triphiodore (4) comme étant montés dans le colosse d'Epéus. Mais ils avaient encore des titres plus directs à figurer sur cette offrande : Ménesthée, roi d'Athènes, commandait

(1) *Journal des Savants*, avril 1841, p. 244 sqq.
(2) P. 409 sqq.
(3) *Paralipom.*, XII, 313-322.
(4) *Ilii Excid.*, 170-177.

les cinquante vaisseaux que fournit sa ville pour le siége de Troie (1); Acamas et Démophon étaient les fils du second fondateur d'Athènes, et Démophon fut même un des rois de cette ville. Restait à expliquer la présence de Teucer : en y pensant un peu, j'en ai trouvé la raison, et admiré la science délicate de l'artiste. Teucer figure ici Salamine; car Ajax était mort au siége. Or, Salamine dont la conquête avait été si ardemment disputée par les Athéniens, leur fut adjugée sur l'autorité d'Homère, par Solon, mais au prix d'une infidélité. Un seul vers exprimait dans le poète le contingent de vaisseaux fourni par cette île ; c'est celui-ci :

Αἴας δ' ἐκ Σαλαμῖνος ἄγεν δυοκαίδεκα νῆας (2).

« Ajax amenait de Salamine douze vaisseaux. » Solon ajouta le vers suivant :

Στῆσε δ' ἄγων, ἵν' Ἀθηναίων ἵσταντο φάλαγγες (3).

« Et les conduisant, il les disposa à l'endroit où se tenaient les « phalanges des Athéniens. » Et sur ce vers interpolé, il fonda non-seulement la preuve d'une ancienne communauté d'intérêts, mais le titre d'une antique possession. Inspiré par le même patriotisme, l'artiste avait voulu rapprocher plus intimement encore les deux peuples : il les avait montrés confondus dans une commune entreprise et un commun danger.

Cette imitation en airain du cheval de Troie fut consacrée ailleurs. Il y en avait encore une à Delphes; et ici, c'était en quelque sorte avoir rendu le cheval Durius à sa patrie. Après une bataille contre les Lacédémoniens, « Les Argiens, s'attribuant l'avantage, envoyè- « rent à Delphes, nous dit Pausanias, un cheval d'airain, c'est-à-dire « le cheval Durius, œuvre de leur compatriote Antiphanes d'Argos. « — Ἀργεῖοι δὲ ἀξιοῦντες ἐσχηκέναι πλέον ἐν τῷ ἔργῳ, χαλκοῦν ἵππον,

(1) Hom. *Il.* B', 552 sqq.
(2) *Il.* B', 557.
(3) Plutarch. *Vit. Solon.*, t. I, p. 332, ed. Reisk.; Diogen. Laert., I, 48; cf. Menag. *Observat. ad. h. l.*

« τὸν Δούριον ὅθεν, ἀπέστειλαν ἐς Δελφούς · τὸ δὲ ἔργον Ἀντιφάνους « ἐστὶν Ἀργείου (1). »

Le cheval Durius figure jusqu'à deux fois dans le célèbre bas-relief qu'on appelle la *Table iliaque*. Une première fois, les Troyens et les Troyennes aveuglés par leur mauvais destin conduisent à la citadelle la fatale machine, en la traînant avec un câble. Au-dessous de cette scène, on lit cette inscription, qui la résume : Τρωάδες καὶ Φρύγες ἀνάγουσι τὸν ἵππον. — *Les Troyennes et les Phrygiens tirent en haut le cheval.* Une seconde fois, les Grecs sortent des flancs du colosse, et en descendent avec une échelle. Au-dessous, on lit ce nom sinistre : Δούρειος ἵππος, *le cheval de bois.*

Ce dernier tableau se trouve représenté avec quelques modifications par un des monuments inédits de Winkelmann (2). Ici le cheval de bois est dans la ville dont on voit les murs, deux créneaux et une tour. A ces murs une large brèche a été pratiquée pour donner accès à l'énorme machine. Les Grecs en descendent aussi, mais en s'aidant de l'échelle, ils emploient un autre moyen, qui n'a été signalé que par Virgile, *ils se laissent glisser le long d'une corde pendante*, *demissum lapsi per funem* (3). Cependant Cassandre, placée entre les deux créneaux, les cheveux dressés sur la tête et les mains tendues vers le ciel, se désespère de voir ses prédictions, toujours méprisées, si fidèlement accomplies.

Sur une autre pierre gravée, publiée d'abord par Liceti, et reproduite par Gorlæus, dans sa *Dactyliothèque*, reparaît le même sujet, un peu différemment traité. En avant du mur de Troie, dont on voit aussi les créneaux, se montre le cheval seul, porté sur un plancher que des roues font mouvoir. Les Troyens le précèdent, se livrant à cette fatale joie, qui éclate aussi dans Virgile : Pueri circum innuptæque puellæ Sacra canunt (4).

Je me contenterai d'indiquer une représentation du cheval de Troie, que nous offre un des vases peints de la collection de Gerhard. Sur une cylix à figures rouges, on voit Epéus, à côté de sa machine

(1) X, 9, 6.
(2) N° 140.
(3) *Æn.*, II, 262.
(4) *Æn.*, II, 238. — Gorl. *Dactylioth.*, P. II, n° 523.

qu'il vient de terminer, et à la droite du héros, Minerve, qui lui a inspiré cette œuvre (1).

Pour avoir épuisé ce que j'avais à dire de l'invention d'Epéus, il me reste à répondre à une question qui embarrassait Heyne. Le grand érudit, qui était en même temps un habile archéologue, ne s'expliquait pas que les Grecs eussent offert un cheval à Minerve. Passe encore à Neptune, le dieu *équestre* par excellence ; mais à Minerve, la déesse des arts et de la paix, à quel titre un cheval (2) ?

Au même titre, répondrai-je, qu'à Neptune ; et je m'étonne que a mémoire ait fait ici complétement défaut à l'érudit. Pallas n'était pas seulement la déesse des arts et de la paix, qui les fait fleurir, c'était encore la déesse des combats. Nérée dit à Pâris emportant Hélène : « Jam galeam Pallas et ægida Currusque et rabiem pa« rat (3). » Elle passait pour avoir inventé les chars de guerre et le frein des chevaux. C'est elle qui offre en songe à Bellérophon le frein d'or avec lequel il domptera Pégase, et qui lui ordonne d'aller montrer ce frein à Neptune, et d'immoler ensuite un taureau blanc au dieu dompteur des chevaux. Et lorsque à son réveil, Bellérophon va consulter un devin, celui-ci lui recommande d'accomplir exactement les prescriptions du songe, et de « Dresser aussitôt après un « autel à *Minerve équestre*. — Θέμεν Ἱππείᾳ βωμὸν εὐθὺς Ἀθάνᾳ. » Je ne fais qu'abréger Pindare (4), dont le scholiaste interprète ainsi ce dernier vers : « Le devin recommande à Bellérophon, alors qu'il « aura immolé un taureau à Neptune, d'élever à *la très-équestre* « *Minerve* un autel, c'est-à-dire une statue. — Ἡνίκα τὸν ταῦρον θύῃ « τῷ Ποσειδῶνι, τότε δὴ τῇ ἱππικωτάτῃ Ἀθηνᾷ ἱδρύσασθαι βωμὸν, ἤτοι « ἄγαλμα. »

Oui, Minerve était placée au même rang que Mars, au même rang que Neptune, et on l'adorait sous le nom d'*équestre*, au même titre que ces dieux. De là vient qu'à Olympie, en face de l'autel de Mars équestre s'élevait l'autel de Minerve équestre : « Τῇ μὲν Ἄρεως Ἱπ-

(1) *Griechisch. Vasenbild.*, t. III, fig. CCXXIX, CCXXX.
(2) *Ad Æn.* II, *Excurs.*, III.
(3) Hor. *Od.*, I, 15, 11.
(4) *Olymp.*, XIII, 89-123.

« πίου, τῇ δὲ Ἀθηνᾶς Ἱππίας βωμός (1). » De là vient que sur la Colline équestre à Athènes, on voyait l'autel de Neptune équestre et celui de Minerve équestre : « Καὶ βωμὸς Ποσειδῶνος Ἱππείου, καὶ Ἀθη-
« νᾶς Ἱππείας (2). »

L'offrande des Grecs était donc conforme à leurs idées religieuses, et elle n'a plus rien qui nous doive surprendre.

Le sac de Troie est achevé, et c'est au stratagème d'Epéus qu'est dû ce cruel triomphe. Les Grecs n'ont plus rien à dévaster dans la ville de Priam ni dans la Troade, et ils s'apprêtent à retourner dans leur patrie. C'est une époque bien justement célèbre dans l'histoire que ce retour; car il sert de date à l'établissement d'un grand nombre de villes, et à la fondation de beaucoup d'empires. Des héros grecs, qui se rembarquèrent, emmenant ceux de leurs compagnons et de leurs soldats, qui avaient survécu, les uns à peine rentrés dans leurs Etats, furent obligés d'en repartir, les ayant trouvés ou ruinés ou envahis, et ils allèrent former ailleurs de nouveaux établissements; les autres, dispersés pendant la traversée par de violents orages, furent jetés sur des côtes étrangères, où, séduits par la beauté du climat, et invités par quelque occasion favorable, ils fixèrent leur demeure, et fondèrent de nouveaux empires.

C'est sous la conduite de quelqu'un de ces chefs que revint Epéus; mais ici commence la difficulté : revint-il avec les Pyliens ou avec les Phocéens? On a cru que c'était avec les premiers, parce que, d'un côté, les Pyliens passent pour fondateurs de Métaponte, et que, d'un autre côté, on a attribué cette fondation à Epéus. Epéus fut-il, en effet, le fondateur de Métaponte? Une seule autorité l'atteste, c'est Justin. L'historien, au moment de parler de la guerre que fit Denys le Tyran contre les villes de l'Italie méridionale, remarque que toutes ces villes étaient d'origine grecque, et il le prouve, en ajoutant un mot sur la fondation de la plupart d'entre elles. Ainsi, après avoir dit que Sybaris reconnaissait Philoctète pour fondateur, et qu'elle montrait encore le tombeau du héros, et dans le temple d'Apollon, les flèches d'Hercule que Philoctète avait possédées, il

(1) Pausan., V, 15, 4.
(2) Pausan., I, 30, 4; cf. Spanhem. *ad Callim. Hymn. in Pallad.*, 6.

continue : « Metapontini quoque in templo Minervæ ferramenta, « quibus Epeus, a quo conditi sunt, equum Trojanum fabricavit, os- « tentant (1). — Les Métapontins aussi montrent dans le temple de « Minerve les outils de fer dont se servit Epéus, qui est leur fonda- « teur, pour construire le cheval de Troie. » Mais il y a eu ici très-probablement une confusion, qui ne tardera pas à s'éclaircir. Consultons une autorité plus sûre, et que tout viendra confirmer. « On « dit, rapporte Strabon, que Métaponte est une fondation des Py- « liens, qui revinrent par mer d'Ilion avec Nestor. On fait valoir « comme indice de cette fondation les sacrifices funèbres offerts en « l'honneur des Néléides. — Πυλίων δὲ λέγεται (τὸ Μεταπόντιον) « κτίσμα τῶν ἐξ Ἰλίου πλευσάντων μετὰ Νέστορος. Σημεῖον δὲ ποιοῦνται « τῆς κτίσεως τὸν τῶν Νηλητίδων ἐναγισμόν (2). » Il n'est question ici que de Pyliens, sans déterminer personne en particulier. Velleius Paterculus attribue également la fondation de Métaponte à quelqu'un de la suite de Nestor; mais il paraît qu'il nommait ce fondateur. Malheureusement la phrase est aujourd'hui tronquée, et se borne à nous dire ceci, au commencement même de l'*Histoire romaine :* « Tem- « pestate distractus a duce suo Nestore, Metapontum condidit (3). » Quel est ce compagnon qui, séparé par la tempête de Nestor son chef, fonda Métaponte? Tous les commentateurs de Velleius, sans excepter même l'excellent critique Ruhnken, ont pensé, sur la foi de Justin, que c'était Epéus. J'ose dire qu'ils ont commis là une imprudence en même temps qu'une erreur historique : une imprudence, car l'historien pouvait avoir nommé quelque autre personnage ; une erreur historique, car il sera prouvé, je l'espère, qu'Epéus ne revint pas avec les Pyliens, et qu'il ne fonda point Métaponte. Tout ce qui paraît certain, c'est que cette ville eut pour fondateurs des Pyliens dont on ignora de bonne heure les noms propres : Strabon nous a fait connaître tout ce qu'on savait à cet égard.

Après avoir rapporté la tradition historique, le géographe passe aux fables dont on environna le berceau de Métaponte. « Là aussi,

(1) XX, 2.
(2) VI, p. 264.
(3) *Hist. Rom.*, I, 1.

« dit-il, la fable place Métaponte et Mélanippe la captive et son fils « Bœotus. — Ἐνταῦθα δὲ καὶ τὸν Μετάποντον μυθεύουσι καὶ τὴν Μελανίπ- « πην τὴν δεσμῶτιν, καὶ τὸν ἐξ αὐτῆς Βοιωτόν (1). » Comment cependant a-t-on pu rattacher à cette ville l'aventure de Mélanippe? Il s'agit sans doute de l'histoire fabuleuse qu'Euripide mit en action dans la tragédie intitulée du nom de cette héroïne, tragédie dont Hygin nous a conservé en partie le sujet (2). Mais la scène de cette pièce se passait en Thessalie, et le Métaponte, dont il y était question, était roi d'Icarie, une des îles Sporades. Voici du reste en deux mots le sujet. Mélanippe, fille d'Æole, séduite par Neptune devint mère. Æole irrité ordonna qu'on exposât les deux enfants qu'elle avait eus. Des bergers les recueillirent. Vers ce temps-là Théano, femme de Métaponte, roi d'Icarie, menacée par son mari d'être chassée du trône, si elle ne le rendait père, cherchait des enfants, dans l'intention de les faire passer pour siens; les bergers lui offrirent ceux de Mélanippe, etc. Je ne pousse pas plus avant; que peut donc avoir de commun cette aventure avec la ville de Métaponte? Heyne était persuadé qu'on n'avait transporté à Métaponte le siége du roi d'Icarie que par suite d'une simple ressemblance de nom: « Quos nihil « aliud quam nominis similitudinem in hoc secutos esse *patet* (3). »

Il y a là plus de mystère que n'en supposait le savant archéologue. Métaponte, roi d'Icarie, était fils de Sisyphe, et Sisyphe était fils d'Æole: or, Æole fut le chef de la race de Nestor; car Nestor, fils de Nélée, touchait à Æole par Créthée, son grand-père. On voulut donc par cette fiction relever l'origine et l'antiquité de la fondation des Pyliens; et la fable, dans cette circonstance comme en mille autres, n'a fait que venir au secours de l'histoire. Ce dessein perce déjà clairement dans ce que rapporte Eustathe au sujet de Métaponte: « Κληθῆναι δὲ οὕτω λέγεται ἀπὸ Μεταπόντου, υἱοῦ Σισύφου, ὃν οἱ βάρβαροι « Μέταβον ἔλεγον. Κτίσμα δὲ Πυλίων τὸ Μεταπόντιον (4).—On dit qu'elle « fut ainsi appelée de Métaponte, fils de Sisyphe, que les barbares « appelaient Métabus. Métaponte est un établissement des Pyliens. »

(1) VI, p. 265.
(2) *Fab.* 186.
(3) *Opuscul. Academ.*, t. II, p. 208.
(4) *Ad Dionys. Perieg.* 368.

Mais l'intention sera rendue tout à fait évidente par deux autres traditions, dont la première voulait que Métaponte eût tiré son nom de Métabus, tantôt Métabus, chef de l'armée grecque, tantôt Métabus, fils de Sisyphe, fils d'Æole, et la seconde, de Métaponte. « Antiochus « (l'historien), continue Strabon, Antiochus croit que la ville de Mé« taponte fut d'abord appelée Métabus, et que c'est de là qu'elle a « fait plus tard son nom actuel. — Δοκεῖ δ' Ἀντίοχος τὴν πόλιν « Μεταπόντιον εἰρῆσθαι πρότερον Μέταβον, παρονομασθῆναι δ' ὕστερον. » Servius, à propos du vers de Virgile, où il est question de Métabus, tyran des Privernates : « Nomen sumptum de historia; Metabus « enim fuit dux Græci agminis, qui juxta Adriaticum mare urbem « Metapontum condidit (1). — C'est un nom pris de l'histoire; « car Métabus fut un chef de l'armée grecque, qui fonda près de « la mer Adriatique la ville de Métaponte. » Etienne de Byzance : « Μεταπόντιον, πόλις Ἰταλίας, ἀπὸ Μετάβου τοῦ Σισύφου τοῦ Αἰόλου (2). « — Métaponte, ville d'Italie, de Métabus, fils de Sisyphe, fils « d'Æole. » Pour la seconde tradition, le scholiaste de Clément « d'Alexandrie nous dit : « Μετάποντος, Ποσειδῶνος παῖς, ὃς ἔκτισεν « ἐν Ἰταλίᾳ ὁμώνυμον αὐτῷ πόλιν, Μετάποντον καλουμένην (3). — Mé« taponte, fils de Neptune, qui fonda en Italie une ville du même « nom que lui, appelée Métaponte. » Le grand Étymologique, à son tour : « Μεταπόντιος (sic), πόλις Ἰταλίας, ἀπὸ Μεταπόντου τινὸς βασι« λεύσαντος ἐν αὐτῇ (4). — Métaponte, ville d'Italie, d'un certain Mé« taponte, qui y régna. » Tous ces témoignages, en effet, concordent, et de tous côtés nous sommes ramenés au Métaponte, fils de Sisyphe. Il n'y a qu'un dissentiment, et de peu d'importance, celui du scholiaste de Clément, qui, abusé peut-être par l'adjectif μεταπόντιος, fait le Métaponte en question fils de Neptune.

Ainsi, en laissant les fables de côté, Métaponte fut fondée par des Pyliens de la suite de Nestor, une année environ après la prise de Troie, c'est-à-dire 1269 ans avant l'ère chrétienne.

Bien que nous n'ayons pas à faire ici l'histoire de cette ville, nous

(1) *Ad Æn.*, XI, 540.
(2) V. Μεταπόντιον.
(3) Clem. Alex., p. 55, ed. Pott.
(4) V. Μεταπόντιος.

ajouterons cependant encore un mot. Strabon continue : « Mais elle « fut détruite par les Samnites, et Antiochus rapporte que cet en- « droit, qui avait été abandonné, fut colonisé par quelques Achéens « qu'y envoyèrent les Achéens établis à Sybaris. — Ἠφανίσθη δ' ὑπὸ « Σαννιτῶν. Ἀντίοχος δέ φησιν, ἐκλειφθέντα τὸν τόπον, ἐποικῆσαι τῶν « Ἀχαιῶν τινὰς μεταπεμφθέντας ὑπὸ τῶν ἐν Συβάρι Ἀχαιῶν. Scymnus de Chio confirme ce récit, en disant de quelques villes de la Grande-Grèce, parmi lesquelles était comprise Métaponte, qu'elles furent toutes fondées par des Achéens venus du Péloponnèse (1). Cependant Strabon ajoute un peu plus bas : « Celui qui conduisit la colonie de « Métaponte, fut Daulius, roi de Crissa, ville voisine de Delphes, « comme le rapporte Ephore. Il existe encore certain récit, au dire « duquel le chef qui fut envoyé par les Achéens, pour établir la co- « lonie, aurait été Leucippe. Ce Leucippe ayant prié les Tarentins « de lui prêter l'emplacement de l'ancienne Métaponte pour un jour « et une nuit, ne l'aurait pas rendu au bout du terme, alléguant à « ceux qui le réclamaient après le jour écoulé, qu'il l'avait aussi de- « mandé et obtenu pour la nuit suivante ; et si la réclamation avait « lieu après la nuit, il alléguait qu'on le lui avait aussi accordé pour « le jour suivant. — Οἰκιστὴς δὲ τοῦ Μεταποντίου Δαύλιος ὁ Κρίσσης « τύραννος γεγένηται τῆς περὶ Δελφοὺς, ὥς φησιν Ἔφορος. Ἔστι δέ τις καὶ « τοιοῦτος λόγος, ὡς ὁ πεμφθεὶς ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν ἐπὶ τὸν συνοικισμὸν, « Λεύκιππος εἴη. Χρησάμενος δὲ παρὰ τῶν Ταραντίνων τὸν τόπον εἰς « ἡμέραν καὶ νύκτα, μὴ ἀποδοίη· μεθ' ἡμέραν μὲν λέγων πρὸς τοὺς ἀπαι- « τοῦντας, ὅτι καὶ εἰς τὴν ἐφεξῆς νύκτα αἰτήσαιτο καὶ λάβοι, νύκτωρ δ' ὅτι « καὶ πρὸς τὴν ἑξῆς ἡμέραν. »

Raoul-Rochette a pensé que tous ces récits se rapportaient à un même établissement, celui des Achéens. « Nous devons présumer, « dit-il, que quelques Locriens prirent aussi part à cet établissement « des Achéens, puisque, selon l'historien Ephore, le fondateur de « Métaponte fut Daulius, tyran de Crissa. Une autre tradition, rap- « portée par Strabon, attribuait à un certain Leucippus la forma- « tion de cette même colonie ; mais ce récit qui paraît à M. Heyne « impliquer contradiction, se concilie aisément avec le premier, et il

(1) *Perieges.*, 327.

« est évident, d'après les expressions dont se sert ici Strabon, πεμ-« φθεὶς ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν ἐπὶ τὸν συνοικισμὸν, que ce Leucippus fut en-« voyé par les Achéens de Thurium, pour fonder, conjointement « avec Daulius, chef des Achéens et autres peuples, venus récem-« ment de la Grèce, la ville de Métaponte (1). »

Tout cela manque de critique et d'exactitude. Rien ne prouve que Daulius ait été l'associé des Achéens; tout paraît indiquer, au contraire, que l'on a voulu parler de deux établissements différents. Il y a ici deux traditions en présence, l'une rapportée par Antiochus, et qui attribuait la restauration de Métaponte à des Achéens venus du Péloponnèse; l'autre rapportée par Ephore, et qui attribuait la restauration de cette ville à des Phocéens conduits par leur roi. Quant à la phrase relative à Leucippe, elle n'a aucun rapport avec celle d'Ephore, et Raoul-Rochette se méprend complétement, lorsqu'il croit saisir un lien entre elles. Strabon, par cette historiette sur Leucippe, revient à la tradition, qui attribuait la restauration de Métaponte aux Achéens. Raoul-Rochette commet encore une inexactitude, lorsqu'il avance que la seconde tradition paraissait à Heyne impliquer contradiction avec la première. Heyne s'est borné à rapprocher ces traditions sans signaler entre elles ni accord, ni opposition. Et, à ce propos, disons un mot du travail de l'illustre savant. Il a publié sur les colonies de la Grande-Grèce une suite d'excellents opuscules, mais malheureusement trop sommaires, et où les faits ne sont pas suffisamment discutés (2).

Maintenant, à quelle époque rapporter la restauration de Métaponte? Heyne croyait qu'elle eut lieu vers la 2e année de la LXXXIIIe Olympiade = av. J.-C. 447, et Raoul-Rochette a pris cette date, en l'avançant d'une Olympiade, « La deuxième année de la LXXXIVe Olym-« piade = av. J.-C. 443. » Il sera toujours très-difficile de déterminer cette époque; je crois cependant que la date conjecturée par Heyne est la plus plausible; car après avoir parcouru tous les événements connus de l'histoire de Sybaris, je ne vois pas où placer plus convenablement le fait rapporté par Antiochus, que vers 447 ou 448,

(1) *Hist. de l'Etabliss. des colon. grecques*, t. IV, p. 40.
(2) *Opuscul. Academ.*, t. II, p. 1-298.

un an ou deux avant la seconde destruction de cette ville par les Crotoniates.

Je ne quitterai pas la fondation de Métaponte sans parler d'une remarquable monographie de cette ville, dont l'auteur est M. le duc de Luynes. Comme l'illustre antiquaire donnera peut-être un jour une nouvelle édition de son ouvrage, je veux lui signaler quelques erreurs, qui se trouvent dans le chapitre consacré aux *Temps héroïques*.

Il manque à ce chapitre un peu de critique et de méthode rigoureuse, et il y a aussi quelques faits erronés. Ainsi la fable purement mythique de Mélanippe est confondue avec des traditions en grande partie historiques, telles que l'arrivée des Pyliens en Italie. Mais une méprise qu'il importe surtout de corriger, c'est celle qui a fait prendre la restauration pour la fondation de Métaponte. Je lis au commencement du chapitre : « Antiochus de Syracuse raconte que Métaponte « s'appelait autrefois Métabus, et que Mélanippe s'y réfugia avec son « fils Bœotus, chez Dius et non chez Métabus. Ephorus affirme, au « contraire, que Daulius, tyran de Crissa, près de Delphes, fut *le vé-* « *ritable fondateur* de Métaponte. » C'est là une erreur que Strabon n'a nullement autorisée; l'historien géographe est parfaitement clair sur ce point. Il dit d'abord que Métaponte fut fondée par des Pyliens et ruinée par les Samnites; il nous apprend ensuite que la ville fut restaurée, et il rapporte les noms de ceux à qui on attribuait cette restauration; or, c'est parmi ces nouveaux fondateurs que figure Daulius. La même erreur se continuant, il est dit un peu plus loin : « D'autres historiens attribuent l'origine de Métaponte à *une émigra-* « *tion plus récente*. Ils rapportent qu'au retour du siége de Troie, « une tempête sépara de Nestor une partie de sa flotte, et que des « guerriers de Pylos ou de Pise vinrent en Italie jeter les fondations « d'une ville, qui porta d'abord le nom de Métabus, puis celui de « Métaponte. Epeus, fils de Panopeus, fut un des chefs de cette ex- « pédition, etc. » Tous les historiens s'accordent, au contraire, à donner cet établissement des Pyliens comme la plus ancienne et la primitive origine de Métaponte.

Le but principal que nous voulions atteindre, dans la discussion à laquelle nous venons de nous livrer, c'était de montrer qu'Epéus

fut complétement étranger à la fondation de Métaponte; or, tous les textes que nous avons allégués ont tendu à confirmer ce fait, à l'exception d'un seul, dont nous avons réservé l'examen.

Mais si Epéus ne fonda point Métaponte, il fut cependant jeté sur cette côte, à cette époque, et non loin de l'établissement formé par les Pyliens. La tradition a conservé le souvenir d'une offrande qu'il fit en cet endroit, et dans une circonstance toute miraculeuse. Voici ce que nous raconte l'auteur du traité des *Récits merveilleux :* « Περὶ δὲ τὴν « Ἰταλίαν τὴν καλουμένην Καλαβρίαν, ἐγγὺς Μεταπόντου, Ἀθηνᾶς ἱερὸν εἶναί « φασιν Εἰλενίας, ἔνθα τὰ τοῦ Ἐπειοῦ λέγουσιν ὄργανα ἀνακεῖσθαι, ἃ εἰς « (leg. οἷς) τὸν δούριον ἵππον ἐποίησεν, ἐκείνου τὴν ἐπωνυμίαν ἐπιθέντος. « Φανταζομένην γὰρ αὐτῷ τὴν Ἀθηνᾶν κατὰ τὸν ὕπνον, ἀξιοῦν ἀναθεῖναι τὰ « ὄργανα, καὶ διὰ τοῦτο βραδυτέρας τυγχάνοντα τῆς ἀναγωγῆς, εἰλεῖσθαι ἐν « τῷ τόπῳ, μὴ δυνάμενον ἐκπλεῦσαι. Ὅθεν Εἰλενίας Ἀθηνᾶς τὸ ἱερὸν προσ- « αγορεύεται (1). — Sur la côte de cette partie de l'Italie qu'on ap- « pelle Calabre, près de Métaponte, on rapporte qu'il se trouve un « temple de Minerve Eilénie. Epéus y consacra, dit-on, les instru- « ments qui lui avaient servi pour la construction du cheval de bois, « et il imposa ce surnom à la déesse. On raconte, en effet, que Mi- « nerve lui étant apparue en songe le pria de lui dédier ces instru- « ments, et qu'Epéus, obtenant à cause de cela une plus lente sor- « tie du port, fut retenu dans cet endroit, ne pouvant reprendre la « mer. D'où le temple est appelé de Minerve *Eilénie.* »

C'est ici la première trace de l'arrivée d'Epéus en Italie ; nous devons nous arrêter sur cet événement et sur le récit qui nous l'a fait connaître. Constatons d'abord que c'est près de Métaponte, et non à Métaponte, que notre héros consacre son offrande. Mais le temple où il la dédia existait-il déjà, ou le fit-il construire? L'auteur ne dit rien de positif à cet égard ; il indique cependant qu'Epéus en dut être le fondateur. On ne concevrait pas, en effet, s'il ne s'était agi que d'une simple dédicace de ses instruments, qu'Epéus se fût si longtemps arrêté dans un endroit d'où il était impatient de repartir; on ne trouverait pas surtout de motif raisonnable à ce surnom d'*Eilénie*, donné à Minerve. Mais le fait sera mis à peu près hors de doute

(1) *De Mirabil. Ausc.*, CXVI.

par la citation de l'article suivant, où le grand Etymologique a résumé la même histoire, en confondant Epéus avec Philoctète : « Eilénie, dit-il, ville, et Minerve Eilénie. Philoctète, en effet, étant « arrivé en Italie, bâtit un temple à Minerve *Eilénie*, de ce qu'il s'était trouvé enfermé dans ce lieu-là. Eilénie vient donc de εἰλῶ. « Cela est dit dans le commentaire sur Lycophron. Extrait d'Orus. « — Εἰλενία πόλις καὶ Εἰλενία 'Αθηνᾶ. Φιλοκτήτης γὰρ παραγενόμενος εἰς « 'Ιταλίαν, ἱδρύσατο Εἰλενίας 'Αθηνᾶς ἱερόν · ἀπὸ τοῦ ἐν ἐκείνῳ συγκε- « κλεῖσθαι τῷ τόπῳ. Παρὰ τὸ εἰλῶ οὖν Εἰλενία. 'Εν ὑπομνήματι Λυκόφρο- « νος. Ὧρος (1). »

Cette étymologie, appuyée de si graves autorités, nous amène à parler du surnom qu'Epéus donna à sa déesse. Εἰλενία (de εἰλέω) signifie proprement *qui enveloppe*, *resserre*, *retient*, et le mot exprime assez heureusement l'arrêt forcé qu'imposa Minerve à son héros. Il serait grand temps que ce surnom entrât dans l'archéologie, et ne fût plus faussement remplacé par Ἑλληνία. Le texte grec des *Récits merveilleux* porte encore Ἑλληνίας, conservé par Beckmann, et la version latine, *Minervæ Græcæ*. Il y a cependant plus d'un siècle qu'Hemsterhuis avait rétabli la vraie leçon, en rapprochant simplement de ce texte l'article du grand Etymologique. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'adjectif Ἑλληνίας rend le passage absolument inintelligible ; car le sens roule tout entier sur l'étymologie de εἰλέω.

C'est ce qui m'oblige à demander encore au savant auteur de la monographie de Métaponte une nouvelle rectification pour le chapitre déjà cité, où je lis : « On montrait près de Métaponte, dans le temple de Minerve *Hellénienne* les instruments avec lesquels Epéus « construisit le fameux cheval de bois. » Et plus loin, en note, avant de citer le passage des *Récits merveilleux :* « Le passage suivant contient des renseignements curieux sur l'établissement « d'Epéus en Italie et sur l'étymologie du nom d'*Hellénienne*, donné « à la Minerve de Métaponte. »

Les poètes ont célébré l'offrande d'Epéus. Et d'abord Lycophron en parle, mais sans mentionner la circonstance merveilleuse ni indiquer l'érection d'un temple. Cassandre prévoit les malheurs que

(1) V. Εἰλενία.

causera le colosse d'Epéus, et s'écrie : « Les instruments, qui, après « lui avoir servi à tailler la statue, lui feront un jour enfanter pour « nos concitoyens un affreux désastre, il les consacrera dans le « sanctuaire de la Myndienne. »

Τὰ δ' ἐργαλεῖα, τοῖσι τετρήνας βρέτας,
Τεύξει ποτ' ἐγχώροισι μερμέραν βλάβην,
Καθιερώσει Μυνδίας ἀνακτόροις (1).

Un autre poète, à peu près contemporain de Lycophron, et bien digne de cette époque, Simmias de Rhodes, qui s'exerça un des premiers à cette poésie, que j'appellerais volontiers graphique, laquelle consiste à représenter, par la disposition et les différentes longueurs des vers, la figure d'un objet, Simmias nous a laissé un petit poème reproduisant par la forme une hache à deux tranchants, et célébrant par les paroles la hache même dont s'était servi Epéus, et qu'il offrit à Minerve. En voici les deux premiers vers, deux choriambiques d'une longueur inusitée :

Ἀνδροθέᾳ δῶρον ὁ Φωκεὺς κρατερᾶς μηδοσύνας
ἦρα τίνων Ἀθάνᾳ,
Ὦπασ' Ἐπειὸς πέλεκυν τῷ ποκὰ πύργων θεοτεύ —
κτων κατέριψεν αἶπος (2).

« Epéus le Phocéen, payant à Minerve, la déesse au cœur viril, « le prix de la puissante invention qu'elle lui avait inspirée, lui « offrit en don la hache avec laquelle il abattit le sommet des tours « construites par les dieux. »

L'offrande d'Epéus fut donc renommée dans l'antiquité ; et comme

(1) *Alexandr.*, 948 sqq. — *Myndienne* est un surnom de Minerve, tiré de Mynde, ville de Carie, où la déesse était principalement honorée. Il ne fait allusion ici ni à un culte local, ni à une circonstance particulière. Ce qui le prouve, c'est que plus loin, le poète dira d'Enée, arrivé en Italie, « Qu'il a construit un temple à la Myndienne Pallénide, » deux surnoms de Minerve.

Δείμας δὲ σηκὸν Μυνδίᾳ Παλληνίδι (*Alexandr.*, 1261).

(2) *Anthol. Palat.*, XV, 22.

par la citation de l'article suivant, où le grand Etymologique a résumé la même histoire, en confondant Epéus avec Philoctète : « Eilénie, dit-il, ville, et Minerve Eilénie. Philoctète, en effet, étant « arrivé en Italie, bâtit un temple à Minerve *Eilénie*, de ce qu'il s'était trouvé enfermé dans ce lieu-là. Eilénie vient donc de εἰλῶ. « Cela est dit dans le commentaire sur Lycophron. Extrait d'Orus. « — Εἰλενία πόλις καὶ Εἰλενία Ἀθηνᾶ. Φιλοκτήτης γὰρ παραγενόμενος εἰς « Ἰταλίαν, ἱδρύσατο Εἰλενίας Ἀθηνᾶς ἱερόν· ἀπὸ τοῦ ἐν ἐκείνῳ συγκε-« κλεῖσθαι τῷ τόπῳ. Παρὰ τὸ εἰλῶ οὖν Εἰλενία. Ἐν ὑπομνήματι Λυκόφρο-« νος. Ὧρος (1). »

Cette étymologie, appuyée de si graves autorités, nous amène à parler du surnom qu'Epéus donna à sa déesse. Εἰλενία (de εἰλέω) signifie proprement *qui enveloppe*, *resserre*, *retient*, et le mot exprime assez heureusement l'arrêt forcé qu'imposa Minerve à son héros. Il serait grand temps que ce surnom entrât dans l'archéologie, et ne fût plus faussement remplacé par Ἑλληνία. Le texte grec des *Récits merveilleux* porte encore Ἑλληνίας, conservé par Beckmann, et la version latine, *Minervæ Græcæ*. Il y a cependant plus d'un siècle qu'Hemsterhuis avait rétabli la vraie leçon, en rapprochant simplement de ce texte l'article du grand Etymologique. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'adjectif Ἑλληνίας rend le passage absolument inintelligible ; car le sens roule tout entier sur l'étymologie de εἰλέω.

C'est ce qui m'oblige à demander encore au savant auteur de la monographie de Métaponte une nouvelle rectification pour le chapitre déjà cité, où je lis : « On montrait près de Métaponte, dans le tem-« ple de Minerve *Hellénienne* les instruments avec lesquels Epéus « construisit le fameux cheval de bois. » Et plus loin, en note, avant de citer le passage des *Récits merveilleux :* « Le passage sui-« vant contient des renseignements curieux sur l'établissement « d'Epéus en Italie et sur l'étymologie du nom d'*Hellénienne*, donné « à la Minerve de Métaponte. »

Les poètes ont célébré l'offrande d'Epéus. Et d'abord Lycophron en parle, mais sans mentionner la circonstance merveilleuse ni indiquer l'érection d'un temple. Cassandre prévoit les malheurs que

(1) V. Εἰλενία.

causera le colosse d'Epéus, et s'écrie : « Les instruments, qui, après « lui avoir servi à tailler la statue, lui feront un jour enfanter pour « nos concitoyens un affreux désastre, il les consacrera dans le « sanctuaire de la Myndienne. »

Τὰ δ' ἐργαλεῖα, τοῖσι τετρήνας βρέτας,
Τεύξει ποτ' ἐγχώροισι μερμέραν βλάβην,
Καθιερώσει Μυνδίας ἀνακτόροις (1).

Un autre poète, à peu près contemporain de Lycophron, et bien digne de cette époque, Simmias de Rhodes, qui s'exerça un des premiers à cette poésie, que j'appellerais volontiers graphique, laquelle consiste à représenter, par la disposition et les différentes longueurs des vers, la figure d'un objet, Simmias nous a laissé un petit poème reproduisant par la forme une hache à deux tranchants, et célébrant par les paroles la hache même dont s'était servi Epéus, et qu'il offrit à Minerve. En voici les deux premiers vers, deux choriambiques d'une longueur inusitée :

'Ανδροθέᾳ δῶρον ὁ Φωκεὺς κρατερᾶς μηδοσύνας
ἦρα τίνων 'Αθάνᾳ,
Ὦπασ' 'Επειὸς πέλεκυν τῷ ποκὰ πύργων θεοτεύ—
κτων κατέριψεν αἶπος (2).

« Epéus le Phocéen, payant à Minerve, la déesse au cœur viril, « le prix de la puissante invention qu'elle lui avait inspirée, lui « offrit en don la hache avec laquelle il abattit le sommet des tours « construites par les dieux. »

L'offrande d'Epéus fut donc renommée dans l'antiquité ; et comme

(1) *Alexandr.*, 948 sqq. — *Myndienne* est un surnom de Minerve, tiré de Mynde, ville de Carie, où la déesse était principalement honorée. Il ne fait allusion ici ni à un culte local, ni à une circonstance particulière. Ce qui le prouve, c'est que plus loin, le poète dira d'Enée, arrivé en Italie, « Qu'il a construit un temple à la Myndienne Pallénide, » deux surnoms de Minerve.

Δείμας δὲ σηκὸν Μυνδίᾳ Παλληνίδι (*Alexandr.*, 1261).

(2) *Anthol. Palat.*, XV, 22.

elle avait été consacrée dans un temple voisin de Métaponte, et qui se trouva peut-être compris plus tard dans le territoire de cette ville, on conçoit que le fondateur du temple ait été pris aussi pour le fondateur de la ville, la vanité des Métapontins accréditant peut-être la confusion. Telle est l'erreur où a dû tomber Justin, l'abréviateur ou plutôt le mutilateur de Trogue Pompée, lorsque dans le passage cité plus haut, il a dit : « Les Métapontins montrent dans le temple de « Minerve les outils d'Epéus, *qui est leur fondateur.* »

Maintenant est-il besoin de réfuter l'opinion aventureuse et inconsidérée de Raoul-Rochette, qui, en reconnaissant une colonisation de Métaponte, exclusivement due à des Pyliens, en imagine une autre qu'il faudrait attribuer à des Phocéens? « Mais rien, dit-il, ne « s'oppose à ce que nous reconnaissions l'établissement postérieur « ou simultané d'une colonie de Phocéens à Métaponte, sous les or- « dres d'Epéus. Outre que cette colonie est attestée par Justin, les « monuments qu'il allègue à l'appui de cette tradition, et qu'Aristote « rapporte également, *rendent son existence peu douteuse* (1). »

A partir de la prise de Troie, le nom d'Epéus ne fit que grandir, et l'imagination des peuples fut libérale envers le héros de cette catastrophe. Nous venons de lui voir attribuer, dans le midi de l'Italie, la fondation de Métaponte; on va lui faire fonder une autre ville dans le nord et à une grande distance de la première. Au rapport de Servius, il existait une tradition, qui voulait que Pises eût été fondée par Epéus. « D'autres rapportent, dit-il, que Pises fut fondée « par Epéus, le constructeur du cheval de Troie, qui fut jeté dans « ce pays avec d'autres Grecs. C'est après que les captives troyennes, « par crainte des maîtresses chez lesquelles on les conduisait, eu- « rent incendié les vaisseaux, qu'Epéus n'ayant plus d'espoir de « retourner dans sa patrie, s'arrêta dans cet endroit et fonda une « ville et la nomma Pises, du nom de celle qui est dans le Pélopon- « nèse. — Alii ab Epeo, Trojani equi fabricatore, conditum (oppi- « dum Pisas) tradunt, qui cum aliis Græcis in hanc regionem rejectus « est. Ubi, postquam Trojanæ captivæ, metu dominarum ad quas « deducebantur, naves incenderunt, desperatione reditus, remansit,

(1) *Hist. de l'Etablissem. des colon. grecques*, t. II, p. 313.

« urbemque condidit, et ab ea quæ est in Peloponneso, Pisas cogno-
« minavit (1). »

Mais remarquons d'abord que nous n'avons affaire ici qu'à un grammairien qui ramasse les traditions, et qui les rapporte sans ordre et sans choix. Observons en second lieu qu'il n'est pas possible qu'Epéus le Phocéen ait donné à une ville qu'il fondait, le nom de Pises, par la raison qu'il existait une ville de nom semblable dans le Péloponnèse. Aussi les témoignages les plus dignes de foi attribuent-ils cette fondation à des Péloponnésiens. Virgile appelle Pises en Etrurie *Alpheæ*, pour indiquer qu'elle tirait son origine de Pise en Elide sur l'*Alphée*. Et Servius met lui-même cette tradition en tête de celles qu'il a recueillies : « Sane Pisas antiquitus conditas a Pelo-
« ponneso profectis, qui cum Nestore ab Ilio venerunt. — On dit,
« en effet, que Pises fut fondée anciennement par des colons sortis
« du Péloponnèse, qui revinrent d'Ilion avec Nestor. »

« Pises, nous dit Strabon, est une fondation des Piséens du Pélo-
« ponnèse, qui, étant allés au siége de Troie avec Nestor, s'égarè-
« rent au retour, dans leur navigation, les uns vers le pays des Mé-
« tapontins, les autres vers le pays des Piséens, tous ensemble com-
« pris sous le nom de Pyliens. — Ἡ δὲ Πίσα κτίσμα ἐστὶ τῶν ἐν
« τῇ Πελοποννήσῳ Πεισατῶν, οἳ μετὰ Νέστορος ἐπὶ Ἴλιον στρατεύσαντες.
« κατὰ τὸν ἀνάπλουν ἐπλανήθησαν, οἱ μὲν εἰς τὸ Μεταπόντιον, οἱ δὲ εἰς
« τὴν Πεισάτιν, ἅπαντες Πύλιοι καλούμενοι (2). »

Il faut donc mettre au rang des fables la tradition sans consistance, qui donnait Epéus pour fondateur de Pises, et la regarder comme une suite de la confusion qui fit prendre le même personnage pour fondateur de Métaponte.

On ne devinerait pas la conséquence que Raoul-Rochette a tirée des textes que nous venons d'alléguer. « Il est probable, dit-il, que
« la colonie qui fonda Pises, composée de Piséates *et de Phocéens*,
« était partie de Métaponte, où se forma le premier établissement de
« ces peuples (3). » Voilà de l'histoire justement appelée *critique !*

(1) *Ad Æn.*, X, 179.
(2) V, p. 222.
(3) T. II, p. 315.

Arrivons enfin à la ville que bâtit Epéus, et dont personne ne lui conteste la fondation. « Après Thurium, dit Strabon, se trouve Laga-« rie, place forte, fondation d'Epéus et des Phocéens. C'est de là « que vient aussi le vin lagaritain, doux et moelleux, et en grande « réputation auprès des médecins. — Μετὰ δὲ Θουρίους, Λαγαρία « φρούριον, Ἐπειοῦ καὶ Φωκέων κτίσμα· ὅθεν καὶ ὁ Λαγαριτανὸς οἶνος, « γλυκὺς καὶ ἁπαλὸς, καὶ παρὰ τοῖς ἰατροῖς σφόδρα εὐδοκιμῶν (1). »

Le voilà bien authentiquement établi dans la Lucanie, sur les côtes de la Calabre citérieure, non plus avec des Pyliens, mais au milieu de son peuple, avec des Phocéens, qui l'avaient suivi à Troie et qui en étaient revenus avec lui. Une autorité qui vaut pour le moins dans cette circonstance celle de Strabon, Lycophron n'attribue aussi à Epéus que la fondation de Lagarie. « Le constructeur du cheval, « dit Cassandre, demeurera dans les bras de Lagarie. » Et quelques vers plus bas, précisant l'emplacement de cette ville par le voisinage de deux fleuves, elle ajoute : « Celui qui fera auprès du Ciris « et des flots limpides du Cylistare sa résidence comme étranger, « loin de sa patrie. »

Ὁ δ' ἱπποτέκτων Λαγαρίας ἐν ἀγκάλαις.
Ὃς ἀμφὶ Κῖριν καὶ Κυλιστάρου γάνος
Ἔπηλυς οἴκους τῆλε νάσσεται πάτρας (2).

Malgré l'illustration de sa naissance et l'importance de son rôle politique, Epéus resta cependant toujours et avant tout aux yeux des Grecs un homme adroit et ingénieux, qui avait inventé le cheval de Troie, et qui, à ce titre, méritait non-seulement leur reconnaissance, mais leur admiration : « Et quelqu'un, dit Ovide, fût-il jugé supérieur « dans l'industrie des mains à l'antique Epéus, s'il a contre lui Mi-« nerve, il ne sera qu'un manchot. »

Et licet antiquo manibus collatus Epeo
Sit prior, irata Pallade, mancus erit (3).

(1) VI, p. 263.
(2) *Alexandr.*, 930 et 946 sq.
(3) *Fast.*, III, 825.

Il entra même dans l'histoire de l'art et compta parmi les artistes célèbres de la haute antiquité. Platon l'a rangé parmi les statuaires, et il l'associe à Dédale et à Théodore de Samos. C'est dans l'*Ion* qu'il en a parlé, dialogue qui roule tout entier sur Homère, et où le souvenir de l'artiste homérique se présentait naturellement. Il fait demander par Socrate à Ion : « Dans la statuaire, as-tu jamais vu « quelqu'un capable d'expliquer, au sujet de Dédale, fils de Métion, « ou d'Epéus, fils de Panopée, ou de Théodore de Samos, ou de tout « autre sculpteur, ce qu'il a fait de bien, et qui, sur les œuvres des « autres sculpteurs, se montre embarrassé, engourdi, ne sachant que « dire? — Ἐν ἀνδριαντοποιίᾳ ἤδη τιν' εἶδες, ὅς τις περὶ μὲν Δαιδάλου, « τοῦ Μητίονος, ἢ Ἐπειοῦ τοῦ Πανοπέως, ἢ Θεοδώρου τοῦ Σαμίου, ἢ ἄλλου « τινὸς ἀνδριαντοποιοῦ ἑνὸς πέρι δεινός ἐστιν ἐξηγεῖσθαι ἃ εὖ πεποίηκεν, ἐν « δὲ τοῖς τῶν ἄλλων ἀνδριαντοποιῶν ἔργοις ἀπορεῖ τε καὶ νυστάζει, οὐκ « ἔχων ὅ τι εἴπῃ (1) ; » Selon Pausanias, il y avait à Argos une très-ancienne statue qu'on croyait d'Epéus : « Dans le temple d'Apollon « Lycien à Argos, dit-il, on voit les statues en bois de Vénus et de « Mercure ; les Argiens disent que cette dernière est l'œuvre d'Epéus « et que l'autre est une offrande d'Hypermnestre. — Τὰ δὲ ξόανα « Ἀφροδίτης καὶ Ἑρμοῦ, τὸ μὲν Ἐπειοῦ λέγουσιν ἔργον εἶναι, τὸ δὲ Ὑπερ- « μνήστρας ἀνάθημα (2). »

Pour peindre en quelques traits le caractère d'Epéus, et en représenter la vive et ressemblante image, il faut s'adresser à Platon. La pensée du philosophe s'est souvent reportée sur Epéus, et dans des circonstances solennelles où il choisissait ses exemples parmi les plus renommés personnages de l'antiquité. Ainsi, une première fois, il le signale parmi les pugiles qui illustrèrent et perfectionnèrent leur art, et le rapproche d'Amycus, un des lutteurs les plus redoutables des temps héroïques : « Τά γε κατὰ πυγμὴν, ἃ ἐν τέχνῃ ἑαυτῶν ξυνε- « στήσαντο Ἐπειὸς ἢ Ἄμυκος (3). » Ailleurs, dans la révélation que fait Er le Pamphylien de ce que son âme a vu pendant une excursion dans l'autre monde, Platon s'occupe encore d'Epéus. Quand les âmes

(1) T. I, p. 533, ed. H. St.
(2) II, 19, 6.
(3) *Leg.*, VII, p 796, ed. H. St.

destinées à renaître à une vie mortelle furent réunies, et qu'on les eut invitées à choisir une condition, Er disait que « L'âme d'Ata-« lante, qui avait été témoin des honneurs rendus à un homme « athlète, appelée à faire un choix, n'eut pas la force de laisser de « côté cette condition, mais qu'elle s'en saisit. Et qu'après elle, il « avait vu l'âme d'Epéus, fils de Panopée, passant dans le corps « d'une femme industrieuse. Λαχοῦσαν δὲ τὴν Ἀταλάντης ψυχὴν, κατι-« δοῦσαν μεγάλας τιμὰς ἀθλητοῦ ἀνδρὸς, οὐ δύνασθαι παρελθεῖν, ἀλλὰ λαβεῖν. « Μετὰ δὲ ταύτην ἰδεῖν τὴν Ἐπειοῦ τοῦ Πανοπέως εἰς τεχνικῆς γυναικὸς « ἰοῦσαν φύσιν (1). »

Quel contraste entre la jeune fille choisissant la condition d'un homme et le héros passant dans le corps d'une femme! Quelle heureuse fiction pour exprimer tout ensemble la lâcheté, devenue proverbiale, et le génie inventif d'Epéus! Pouvait-on mieux représenter sous une même figure le poltron et l'artiste?

Je ne veux négliger aucun détail, et je terminerai la vie de notre héros par l'étymologie de son nom. Ce nom fait songer à celui que portèrent primitivement les Eléens du Péloponnèse, appelés d'abord *Epéens*, Ἐπειοί. Eustathe l'a déjà remarqué : « Ἐπειὸς, dit-il, le con-« structeur du cheval de bois, est le même nom que l'ethnique Ἐπειός. « — Ἐπειὸς ὁ τέκτων τοῦ δουρείου ἵππου κατὰ ὁμωνυμίαν Ἐπειοῦ τοῦ « ἐθνικοῦ (2). » Mais l'ethnique venait lui-même d'un Epéus, fils d'Endymion, qui régna sur ce peuple (3); en sorte que nous aboutissons toujours à un individu. Ἐπειὸς doit dériver de ἔπος, *parole, discours*, comme ἔτειος de ἔτος, ἕρκειος de ἕρκος, κήδειος de κῆδος, et signifier, *qui est relatif au discours*, *qui est digne du discours*, *qui mérite d'en faire le sujet.*

## HARMONIDÈS.

Voici un personnage qu'Homère a qualifié de τέκτων, et ce titre seul lui assurerait déjà une place parmi les artistes; car τέκτων étendait sa signification depuis le simple maçon jusqu'à l'architecte, de-

(1) *Republ.*, X, p. 620, ed. H. St.
(2) *Ad. Il.* Β', 701, p. 325.
(3) Pausan., V, 1, 3; cf. *Etymol. M.*, V. Ἐπειοι

puis le simple charpentier jusqu'au sculpteur en bois le plus habile. Mais en outre le poète, associant Harmonidès à Phéréclus son fils, a décerné soit à l'un, soit à l'autre l'éloge le plus flatteur et le plus magnifique que pût souhaiter un artiste. J'ai dit soit à l'un, soit à l'autre ; la phrase est en effet ambiguë, et rend l'éloge incertain, soit par un défaut de construction, soit peut-être par un artifice de style, qui ne serait ici qu'un acte d'équité. Nous citerons et commenterons le passage au mot *Phéréclus*.

## ICMALIUS.

Icmalius est l'artiste qui avait fait le siége où se reposait Pénélope ; c'est ce qu'Homère nous apprend dans les vers suivants, où il a célébré le sculpteur et son œuvre. Pénélope désire entretenir l'hôte que les dieux lui ont envoyé, et qui n'est autre qu'Ulysse lui-même, et le poète dit : « On plaça près du feu pour Pénélope le siége où « elle s'asseyait, orné tout autour d'ivoire et d'argent, que fit jadis « l'artiste Icmalius, et au-dessous duquel il ajouta, pour reposer les « pieds, un escabeau tenant au siége même. Sur ce siége on jetait « une large toison, et là s'asseyait ensuite la sage Pénélope. »

Τῇ παρὰ μὲν κλισίην πυρὶ κάτθεσαν, ἔνθ' ἄρ' ἔφιζε,
Δινωτὴν ἐλέφαντι καὶ ἀργύρῳ · ἥν ποτε τέκτων
Ποίησ' Ἰκμάλιος, καὶ ὑπὸ θρῆνυν ποσὶν ἧκε
Προσφυέ' ἐξ αὐτῆς, ὅθ' ἐπὶ μέγα βάλλετο κῶας.
Ἔνθα καθέζετ' ἔπειτα περίφρων Πηνελόπεια (1).

L'œuvre, à en juger par cette description, ne serait pas indigne de la civilisation la plus avancée. Le meuble est d'une richesse vraiment royale, avec ses incrustations d'ivoire et d'argent ; et l'artiste, par une attention que n'ont pas toujours les plus habiles, en le faisant élégant et orné, a voulu qu'il fût commode et agréable.

Nous ne connaissons Icmalius que par cette mention d'Homère ; mais nous pouvons raisonnablement supposer qu'il était d'Ithaque, et les paroles du poète nous autorisent à le placer quelques années avant le siége de Troie, vers 1290 avant l'ère chrétienne.

(1) *Odyss.* T', 55-60.

## LAERCÈS.

L'ordre alphabétique demanderait que l'on plaçât ici *Laercès*; mais comme cet article doit renfermer des observations relatives à tous les autres artistes, nous le renvoyons à la fin.

## PHÉRÉCLUS.

***Est-ce à Phéréclus ou à Harmonidès que s'adresse l'éloge d'Homère? — Sens équivoque du passage; division des anciens sur ce point. — Intention possible du poète, et qu'il faut respecter. — Harmonidès et Phéréclus sont de vrais artistes. — Leur époque et leur patrie.***

---

Voici ce fils, qui, depuis tant de siècles, dispute à son père, ou plutôt partage inséparablement avec lui la gloire des éloges d'Homère. Le poète, en effet, nous dit :

Μηριόνης δὲ Φέρεκλον ἐνήρατο, τέκτονος υἱὸν
Ἁρμονίδεω, ὃς χερσὶν ἐπίστατο δαίδαλα πάντα
Τεύχειν· ἔξοχα γάρ μιν ἐφίλατο Παλλὰς Ἀθήνη·
Ὃς καὶ Ἀλεξάνδρῳ τεκτήνατο νῆας ἐΐσας
Ἀρχεκάκους (1).

« Mériones ua Phéréclus, fils du constructeur Harmonidès, qui « savait fabriquer de ses mains toutes sortes d'ouvrages ingénieux ; « car Pallas Minerve l'aima avec prédilection ; et qui construisit aussi « pour Pâris des vaisseaux bien unis, principe du mal. »

L'amphibologie, on le voit, est réelle ; car le conjonctif ὃς peut également se mettre en rapport avec Φέρεκλον et avec Ἁρμονίδεω. Les anciens l'avaient bien senti, et ils en ont fait la remarque. Les scholies de Venise nous disent : « Le signe de la double en cet en« droit, parce qu'il est incertain si ce fut Phéréclus qui construisit « les vaisseaux ou si ce fut Harmonidès, dernier sens vers lequel

(1) *Il.* E', 59-63.

« incline aussi Aristarque. — Ἡ διπλῆ, ὅτι ἀμφίβολον πότερον ὁ Φέρε-« κλος ἔπηξε τὰς ναῦς, ἢ ὁ Ἁρμονίδης, ἐφ' ὃ καὶ Ἀρίσταρχος φέρεται. »

Eustathe, à son tour, nous dit : « Quant aux mots, ὃς ἐπίστατο δαί-« δαλα τεύχειν (*qui* savait fabriquer des ouvrages ingénieux), et, ὃς « Ἀλεξάνδρῳ τεκτήνατο νῆας (*qui* construisit des vaisseaux pour Pâ-« ris), quelques-uns les entendent de Phéréclus, ce qui est aussi « préférable, car plusieurs avancent le fait comme positif, et de ce « nombre est même Lycophron : d'autres, au contraire, les enten-« dent d'Harmonidès. Et nous avons ici la façon de parler, appelée « *amphibologie.* — Τὸ δὲ, ὃς ἐπίστατο δαίδαλα τεύχειν, καὶ, ὃς Ἀλεξάν-« δρῳ τεκτήνατο νῆας, τινὲς μὲν περὶ τοῦ Φερέκλου νοοῦσιν, ὃ καὶ κάλ-« λιον · οὕτω γὰρ ἱστοροῦσι πολλοὶ, ὧν καὶ ὁ Λυκόφρων ἐστί · τινὲς δὲ περὶ « τοῦ Ἁρμονίδου. Καὶ ἔστιν ὁ τρόπος ἀμφιβολία. »

Toutefois, malgré cette ambiguïté manifeste et reconnue, les anciens, chose assez singulière, ne se crurent pas obligés de rester ici en suspens, et ils se prononcèrent les uns en faveur d'Harmonidès, les autres, en faveur de Phéréclus. Mais il est à remarquer que ce furent les plus anciens et les plus illustres qui se prononcèrent généralement pour Harmonidès. Nous venons d'entendre les scholies de Venise nous dire que le grand maître de la critique, Aristarque, se rangeait à ce sentiment ; les scholies de Didyme nous disent encore : « Ἀλέξανδρος, ναυπηγήσαντος αὐτῷ ναῦς Ἁρμονίδου, ἢ κατά τινας τῶν « νεωτέρων, Φερέκλου, τοῦ τέκτονος, ἦλθεν εἰς Λακεδαίμονα (1). — Pâris « se rendit à Lacédémone, Harmonidès lui ayant construit des vais-« seaux, ou, selon quelques-uns des auteurs plus récents, Phéréclus « le constructeur. »

Un seul, parmi ces anciens et ces illustres, un seul fait exception, c'est Lycophron, signalé déjà par Eustathe. Le poète, en effet, a désigné le vaisseau dont se servit Pâris par Φερέκλειοι πόδες, *les pieds de Phéréclus*, signifiant ainsi à sa manière les rames, qui, comme autant de pieds, font mouvoir le vaisseau :

Τράμις σ' ὀχήσει καὶ Φερέκλειοι πόδες (2).

« Un vaisseau te transportera ainsi que les pieds de Phéréclus. »

(1) *Ad. Il.* Γ', 443.
(2) *Alexandr.*, 97.

Dans l'âge postérieur, cette dernière opinion prévalut et devint générale. Ovide fait dire par Pâris lui-même à Hélène, « Que c'est « sur le vaisseau construit par Phéréclus qu'il a, depuis le rivage de « Sigée, suivi des routes incertaines à travers les longues mers. »

................ Sigeo dubias a litore feci
Longa Phereclea per freta puppe vias (1).

Triphiodore, après avoir parlé de l'Ida, ajoute : « C'est de là que « Phéréclus avait tiré aussi auparavant le bois dont il construisit « pour Pâris les vaisseaux, principe du mal. »

.......... Ὁπόθεν καὶ πρόσθε Φέρεκλος
Νῆας Ἀλεξάνδρῳ τεχτήνατο, πήματος ἀρχήν (2).

De même que Triphiodore, mais en paraphrasant puérilement, Coluthus va nous dire : « Là les chênes de la forêt aux grands ar- « bres, mis en pièces, tombèrent par les conseils de Phéréclus, le « principe du mal, qui, jadis voulant faire plaisir à un roi insensé, « construisit des vaisseaux pour Pâris, à l'aide d'un fer qui divisait « le chêne. »

Ἔνθα τανυπρέμνοιο δαϊζόμεναι δρύες ὕλης
Ἤριπον, ἀρχεκάκοιο περιφροσύνῃσι Φερέκλου,
Ὅς ποτε μαργαίνοντι χαριζόμενος βασιλῆϊ,
Νῆας Ἀλεξάνδρῳ δρυτόμῳ τεχτήνατο χαλκῷ (3).

Eustathe nous a déjà déclaré son sentiment, et même sa préférence bien marquée pour Phéréclus, ὃ καὶ κάλλιον.

Tzetzès, qui a fait en vers politiques le résumé de l'*Iliade*, se prononce également pour Phéréclus :

Φέρεκλον δὲ τὸν ναυπηγὸν τῶν Ἀλεξάνδρου πλοίων,
Δορὶ βαλὼν κατὰ γλουτὸν ὁ Μηριόνης κτείνει (4).

« Mériones tue Phéréclus, le constructeur des vaisseaux de Pâris, « après l'avoir frappé de sa lance à la fesse. »

(1) *Epist.*, XVI, 22.
(2) *Ilii excid.*, 60.
(3) *Rapt. Helenæ*, 193 sqq.
(4) Ap. Matranga, *Anecd. Gr.*, t. I, p. 67; cf. *Chiliad.*, VIII, 97.

Ce partage des voix entre Harmonidès et son fils est la preuve la plus certaine de l'équivoque du passage ; mais c'est aussi la raison qui condamne ceux qui ont osé choisir. Nul n'avait ce droit, qu'il s'appelât Aristarque ou Lycophron, sous peine de s'exposer à commettre quelque chose de plus qu'une infidélité de sens, une injustice. Il se peut, en effet, que le poète n'ait voulu adjuger lui-même la palme à aucun des deux artistes, mais les en faire juger dignes l'un et l'autre.

Sans doute ce qui aura fait pencher l'opinion des modernes en faveur de Phéréclus, c'est ce qu'ajoute Homère, qui, après avoir appelé les vaisseaux *principes du mal*, développe ainsi le sens de l'épithète : « Lesquels devinrent une calamité pour tous les Troyens « ainsi que pour lui-même, car il ignorait entièrement les oracles « rendus par les dieux. »

Ἀρχεκάκους, αἳ πᾶσι κακὸν Τρώεσσι γένοντο,
Οἷ τ' αὐτῷ, ἐπεὶ οὔτι θεῶν ἐκ θέσφατα ᾔδη.

Ces derniers mots auront paru signifier qu'en construisant les vaisseaux, Phéréclus ignorait qu'il préparait sa propre mort, cette cruelle mort qu'il devait recevoir de la main de Mériones. Mais Homère dit simplement une *calamité;* or, cette calamité va certes aussi bien à l'adresse d'Harmonidès qu'à celle de Phéréclus. Du reste, admettons, si l'on veut, qu'on ait fait ici allusion à la mort de Phéréclus : qui oserait soutenir que la mort soit plutôt un malheur pour le fils qui succombe que pour le père qui survit ?

L'équivoque est donc poussée jusqu'au bout, et personne, je le répète, n'avait le droit de préférer l'un ou l'autre des deux sens.

Harmonidès et Phéréclus ne furent pas seulement des constructeurs de vaisseaux, ni de simples mécaniciens, mais des artistes, au sens élevé du mot, sachant reproduire toutes les conceptions ingénieuses de l'esprit, et favorisés de la déesse même des arts.

Leur époque est suffisamment déterminée et leur patrie ne peut être que la Troade.

vement qu'il en obtint une hospitalité empressée. Ils ajoutent que ce fut pour témoigner sa reconnaissance à son bienfaiteur, que plus tard il lui consacra les vers que nous venons de citer. D'où il suivrait qu'au nom du véritable auteur de l'armure d'Ajax, connu ou inconnu, le poète aurait substitué celui de son généreux hôte. Ces détails sont donnés par l'auteur d'une *Vie d'Homère*, faussement attribuée à Hérodote (1), et ils sont confirmés par les scholies de Venise et par Eustathe. Nous croyons inutile de relever l'invraisemblance de ces suppositions; mais il n'est pas sans intérêt de se demander d'où peut venir cette curieuse légende.

Homère a loué si complaisamment le mérite, après tout modeste, de Tychius; il a prodigué si libéralement la gloire de ses vers à un simple artisan, lui qui se borne souvent à une pure mention des artistes du premier ordre, que les anciens furent amenés à penser qu'il avait dû parler ici d'un contemporain, et céder au sentiment de quelque devoir, ou plutôt à un besoin du cœur. Je ne leur prête point cette opinion, je la trouve positivement exprimée dans les scholies de Venise; il y est dit : « Homère arriva à Néon-Tichos ; « et comme il y reçut des marques de bienveillance de l'ouvrier en « cuir Tychius, il lui donne ces éloges. Quand il parle, en effet, « d'un artiste des temps héroïques, il ajoute le nom suffisant et tout « seul, comme, par exemple : Que fit jadis l'artiste Icmalius. — « Ἐλθεῖν εἰς Νέον-τεῖχος, ὅπου μεταλαβὼν τῆς τοῦ σκυτέως Τυχίου φι- « λοφροσύνης, ταῦτα περὶ αὐτοῦ φησίν. Ὁπότε γὰρ περὶ ἥρωος δημιουργοῦ « λέγει, ἱκανὸν προσθεῖναι καὶ μόνον τὸ ὄνομα · Ἣν ποτε τέκτων Ποίησ' « Ἰκμάλιος (2). »

Une autre source de la légende, et cette explication nous donne la clef de la plupart des fables débitées sur Homère, c'est la nécessité où se trouvèrent les anciens, quand ils voulurent écrire la vie du poète, d'en puiser les principaux détails dans ses écrits, et de transformer plusieurs de ses personnages en contemporains, qui avaient eu avec lui de prétendus rapports, à des titres divers.

Ainsi, d'après Eustathe, on vit sa mère dans cette pauvre mère de

(1) *Vit. Homer.*, § IX et XXVI.
(2) *Ad Il.* H', 220.

famille, laborieuse et tendrement dévouée que nous montre l'*Iliade* : « On rapporte, dit-il, que le poète, nous révélant ici ses affaires « personnelles, a voulu appliquer ces vers à sa propre mère, qu'il « loue comme équitable, mais qu'il plaint comme vivant dans la mi- « sère. — Φασὶ δὲ τὸν ποιητὴν, τὰ καθ' ἑαυτὸν ἐμφαίνοντα, ἐπὶ τῇ « ἑαυτοῦ διασκευάσαι μητρὶ τὰ ῥηθέντα, ἣν ἐπαινεῖ μὲν ὡς ἀληθῆ, ὡς δὲ « ἀεικῶς ζῶσαν οἰκτίζεται (1). »

Ainsi, au dire de la biographie citée (2), Phémius, le chanteur célébré dans l'*Odyssée* (3), n'était que le maître d'école qui l'avait instruit et nourri.

Mentès, le noble chef qui conduit les Taphiens, dans l'*Odyssée* (4), ne figurait que le patron du navire qui lui fit voir tant de villes et de contrées.

Mentor, chargé d'un rôle si glorieux dans le même poème, ne représentait qu'un habitant d'Ithaque, qui lui donna des soins particuliers, pendant qu'il souffrait d'une maladie des yeux.

C'est ainsi que beaucoup d'écrivains, dont l'existence est bien autrement certaine que celle d'Homère, ont fait eux-mêmes les frais de leur biographie, et engendré l'histoire fictive de leur propre personne. C'est ce qui eut lieu pour la vié d'Hippocrate; nous l'avons montré dans l'article intitulé : *Gnathon et Scymnus*.

Je dois dire, avant de quitter Tychius, que les traducteurs d'Homère en ont fait un armurier, ne trouvant pas sans doute la profession d'ouvrier en cuir assez noble. Ils sont allés contre le sens du mot, l'intention du poète et l'opinion de toute l'antiquité.

## POLYBE ET NAUSICAA.

L'ouvrier en cuir dont je viens de m'occuper m'en rappelle un autre, d'une industrie assez remarquable pour qu'Homère ait daigné le nommer et le louer. Je veux parler du fabricant de balles élastiques à jouer, de Polybe dont il est dit dans l'*Odyssée*, à propos des

(1) *Ad Il.* M'. 435, p. 913.
(2) *Vit. Homer.*, § XXVI.
(3) *Odyss.*, A', 154 et 337; P', 263; X', 330.
(4) *Odyss.*, A', 105 et 180.

.................. Ἦλθε δὲ χαλκεὺς,
Ὅπλ' ἐν χερσὶν ἔχων χαλκήϊα, πείρατα τέχνης,
Ἄκμονά τε σφύραν τ' εὐποίητόν τε πυράγρην,
Οἷσίν τε χρυσὸν εἰργάζετο...............

« Le vieux cavalier Nestor donna le métal, et ensuite Laercès le « fit couler autour des cornes de la génisse, après l'avoir préparé à « cet effet, afin que la déesse fût charmée en voyant l'ornement. »

............ Γέρων δ' ἱππηλάτα Νέστωρ
Χρυσὸν ἔδωχ' · ὁ δ' ἔπειτα βοὸς κέρασιν περίχευεν,
Ἀσκήσας, ἵν' ἄγαλμα θεὰ κεχάροιτο ἰδοῦσα (1).

Il ne viendra, je présume, à l'esprit d'aucun de mes lecteurs que dans ces vers Laercès se puisse prendre pour un adjectif, et signifier *utile au peuple* ou *qui est au service du peuple*, comme venant de λαῷ ἀρκεῖν, de manière qu'il soit loisible d'écrire, χρυσοχόον λαερκέα, et de traduire *un doreur au service du peuple*. Telle est cependant l'idée qui fut émise dans l'antiquité, et par de savants hommes, à ce qu'il paraît.

Les scholies sur l'*Odyssée* nous disent : « Τινὲς τὸ λαερκέα φασὶν « ὄνομα κύριον, τινὲς δὲ ἐπίθετον, παρὰ τὸ ἐπαρκεῖν τοῖς λαοῖς. — Quel- « ques-uns prétendent que λαερκέα est un nom propre, d'autres, un « adjectif dérivé de ἐπαρκεῖν τοῖς λαοῖς, *être utile aux peuples*. »

Eustathe reproduit la même opinion, en la délayant à son ordinaire dans un flux de paroles : « Il faut savoir, dit-il, que le poète « appelle ici ce doreur λαερκὴς, ou adjectivement, comme signifiant « *qui est utile aux peuples* (λαοῖς), c'est-à-dire *au peuple* (δήμῳ) ; de « là vient que les ouvriers (χειροτέχναι, *qui exercent un art manuel*) « sont aussi désignés par δημιοεργοὶ (*qui travaillent pour le public*) : « ou bien encore il l'appelle λαέρκης, en attachant au mot la pro- « priété d'un nom significatif. Il faut savoir en outre que si λαέρκης « est un nom propre, il sera baryton (accentué sur l'avant-dernière « syllabe), comme Λαέρτης, et s'il est adjectif, il sera oxyton (ac- « centué sur la dernière syllabe), comme εὐερκὴς (*qui est bien clos*). « — Ὅτι λαέρκεα χρυσοχόον ὁ ποιητὴς ἐνταῦθά φησιν, ἢ ἐπιθετικῶς τὸν « λαοῖς ἐπαρκοῦντα, ὅ ἐστι τῷ δήμῳ· διὸ καὶ δημιοεργοὶ λέγονται οἱ χει-

(1) *Odyss.*, Γ', 425-438.

« ροτέχναι · ἢ καὶ κατὰ κυριότητα ὀνόματος φερωνύμου. Ἰστέον δὲ ὡς εἰ « μὲν εἴη κύριον, βαρυνθήσεται, ὡς τὸ Λαέρτης· εἰ δὲ ἐπίθετον, ὀξυνθήσε- « ται, ὡς τὸ εὐερκής (1). »

Homère exerça tellement la sagacité grecque, il a produit de si volumineux commentaires, tant de stériles et bizarres interprétations; et d'un autre côté, les anciens se faisaient si aisément illusion sur le sens étymologique des mots, qu'une pareille idée me surprend peu. Mais ce qui m'étonne, ce qui doit étonner bien davantage, c'est que les archéologues modernes aient pris le doute des grammairiens assez au sérieux pour regarder Laercès comme une équivoque qu'il ne fallait pas chercher à éclaircir. Junius l'a omis dans son Catalogue, et M. Sillig se borne à dire dans l'*Appendix* : « Aurifex me- « moratus ab Homero, ubi tamen nonnulli nomen appellativum in- « venire sibi visi sunt; vid. Schol. »

N'y avait-il donc à faire valoir aucun argument pour fixer l'incertitude? Il y en avait sans doute et de très-concluants. On pouvait, en effet, opposer aux scholiastes premièrement, que l'adjectif λαερκής n'est point grec, et qu'il n'a jamais existé que dans leur imagination; secondement, que le nom propre Λαέρκης se trouve, au contraire, dans la langue, et qu'il a été employé par Homère lui-même. Dans l'*Iliade*, le poète, signalant les chefs Myrmidons qu'Achille avait préposés au commandement de ses vaisseaux, nomme Alcimédon, le fils accompli de Laercès :

Πέμπτης δ' Ἀλκιμέδων, Λαέρκεος υἱὸς ἀμύμων (2).

Un peu plus loin, il nous apprend que Laercès était fils d'Æmon:

Ἀλκιμέδων, υἱὸς Λαέρκεος Αἱμονίδαο (3).

Comment croire déjà que, dans le cas actuel, Homère ait remplacé Λαέρκης, le nom propre qu'il avait employé deux fois, par λαερκής, l'adjectif qu'il ne connaissait pas? Il y a plus; opposons les scholiastes

(1) *Ad Odyss*. Γ', 426, p. 1475.
(2) *Il*. Π', 197.
(3) Ρ', 467.

aux scholiastes. Celui de Venise, interprétant le premier des vers de l'*Iliade*, qui viennent d'être cités, nous dit : « Λαέρκεος· ὁμώνυμος « αὐτῷ ὁ Πύλιος χρυσοχόος. — Ce Laercès a pour homonyme l'orfévre « de Pylos. » Ici, l'on ne témoigne plus ni doute, ni incertitude.

J'ai encore à présenter une autre raison. Λαέρκης ne vient pas de λαῷ ἀρκεῖν, *être utile au peuple*, comme l'ont prétendu les scholies sur l'*Odyssée* et Eustathe, mais plutôt de λᾶας, *pierre*, et de ἕρκος, *enceinte*, lequel a formé ἀνερκὴς, *qui n'est pas enclos*, εὐερκὴς, *qui est bien clos*, etc. Le nom signifie donc *enclos de pierres*, comme Λαέρτης signifie, *qui soulève des pierres*, de λᾶας et de ἀερτάζω. Le même Eustathe nous fait ici un aveu précieux; à la suite du passage cité, il ajoute : « Ἔτι ἰστέον καὶ ὅτι δύναται ὥσπερ ὁ Λαέρκης οὕτω καὶ ὁ Λαέρ« της παρὰ τὸν λαὸν εἶναι · ὡς τὸν ὑπ' αὐτὸν λαὸν ἀείρων, ἤγουν ὑψῶν τῇ « εὐεργεσίᾳ. Οἱ μέντοι παλαιοί, παρὰ τὸν λᾶαν, ὅ ἐστι λίθον, τὸν Λαέρτην « συντιθέασι· καὶ ἔστι κατ' αὐτοὺς Λαέρτης, ὁ λᾶας, ἤγουν λίθους ἀερτάζων, « ὅ ἐστιν αἴρων, κουφίζων (1). — Il faut savoir encore que, de même « que Λαέρκης, Λαέρτης peut aussi être dérivé de λαὸς, comme signi« fiant qui élève, c'est-à-dire qui rend supérieur par un bon gou« vernement *le peuple* placé sous sa conduite. Cependant les an« ciens forment Λαέρτης de λᾶας, c'est-à-dire *pierre*; et d'après eux, « ce nom est pour λᾶας ἀερτάζων, c'est-à-dire *qui lève*, *qui soulève des* « *pierres*. »

Laercès est donc évidemment un nom propre. D'où viennent cependant les bizarres explications des grammairiens? Nous voici ramenés à ce faux et abusif système dont nous avons déjà fait un peu justice à propos d'Epéus, au système des allégories, qui commence par supposer des rapports illusoires, et qui conclut ensuite de ses illusions à la réalité, à ce système, qui a jeté arbitrairement tant de discrédit sur les traditions de l'ancienne poésie, et qui a ébranlé même la foi des archéologues modernes.

L'erreur des scholiastes, et cette erreur doit remonter aux philologues alexandrins, vient surtout d'avoir supposé que la plupart de ces noms renfermaient une allusion à la profession même de l'indi-

(1) Le grand Étymologique ne donne que cette seconde étymologie : « Παρὰ τὸ δύνασθαι λᾶας ἀερτάζειν, ἤγουν κουφίζων λίθους (V. Λαέρτιος). »

vidu qu'ils désignaient. Je puis donner quelques preuves des écarts où les a jetés cette illusion.

Eustathe, au sujet des noms de Phéréclus et d'Harmonidès, nous dit : « Ὅρα ὅπως οἰκεῖα ναυπηγοῖς τὰ ὀνόματα · ὁ γὰρ νῆα τεκταινόμενος « κλᾷ τε φερόμενα τὰ ξύλα, καὶ εὖ δὲ συναρμόττει αὐτά. — Vois comme ces « noms sont appropriés à des constructeurs de vaisseaux ; celui qui « construit, en effet, un vaisseau, *fend les bois apportés*, et ensuite « les *ajuste bien ensemble.* »

Les scholies de Venise remarquent à leur tour, au nom de Phéréclus : « Φέρεκλος, ὁ κλόνον φέρων διὰ τῶν νεῶν. — Phéréclus, celui « qui *porte* (qui produit) *de l'agitation* au moyen des vaisseaux. » Et, au nom d'Harmonidès : « Ἡ διπλῆ, ὅτι ὀνομαθετικὸς ὁ ποιητής, καὶ « ἐν Ὀδυσσείᾳ παραπλησίως ποιεῖ· οἰκεῖον γὰρ τέκτονος τὸ ἁρμόζειν, « κἀκεῖ · Τερπιάδης δέ τ' ἀοιδός (1). — Harmonidès a le signe de la « double, parce que le poète se montre habile dans l'imposition du « nom, et qu'il en fait de même dans l'*Odyssée* : c'est, en effet, le « propre du constructeur d'*ajuster* ; et c'est ainsi que, dans l'*Odys-* « *sée*, il est dit du chanteur Phémius : Le chanteur *Terpiades* (*ré-* « *jouissant*). »

Au sujet du nom d'Icmalius, Eustathe nous dit encore : « Τὸ δὲ « Ἰκμάλιος ὄνομα οἰκεῖον τέκτονι ξύλων, ἃ χρήσιμα γίνεται μετὰ τὸ « ἐξικμασθῆναι. — Le nom d'Icmalius est approprié à celui qui tra- « vaille les bois, lesquels deviennent d'un utile usage, après avoir « perdu leur humidité. »

Ainsi Φέρεκλος, composé de φέρειν et de κλέος, et qui appartient à la même catégorie que Δόρυκλος, *illustre à la guerre*, Ἰφικλῆς ou Ἴφικλος, *très-glorieux*, Πάτροκλος, *gloire de son père*, Προκλῆς ou Πρόκλος, *supérieur en gloire* ; Φέρεκλος, équivalent exact de Φερεκύδης, et comme lui voulant dire, *qui apporte la gloire*, a été dérivé, ou de φέρειν κλόνον, *porter de l'agitation*, ou de φέρειν et de κλάω, *porter* et *fendre* (du bois) ! Ἁρμονίδης, qui signifie *ami de l'ordre*, *de l'arrangement*, *de l'harmonie en général*, a été réduit à ne désigner qu'un *ajusteur* de bois ! Ἰκμάλιος, qui veut dire *humide*, a été regardé comme une allusion, par antiphrase, à la *dessiccation* du bois !

(1) *Odyss.* X', 330.

Ce serait à n'y pas croire de la part de savants grecs, si l'on n'était prévenu de leur subtilité et de leur inexpérience en étymologie. Disons tout aussi; dans cette circonstance, il y avait chez eux parti pris d'abuser de la dérivation. Ils voulaient faire entendre qu'Homère imagina les artistes dont il parle : quelques-uns même d'entre eux n'ont pas dissimulé leurs intentions à cet égard, notamment celui qui louait tout à l'heure le poète d'être un habile *imposeur de noms*, ὀνοματοθετικὸς ὁ ποιητής. Dois-je remarquer encore que, dans leur travail de subtile analyse, ils n'ont peut-être pas montré la candeur et la bonne foi désirables? Comment, en effet, n'ont-ils pas expliqué pourquoi le nom de Laercès, si bien approprié à l'artiste, ne convient plus, du moins au même titre, au père d'Alcimédon? Personne ne reconnaît plus volontiers que moi les droits de la critique à dévoiler des fictions manifestes, j'en ai usé pour ma part en maint endroit de cette Histoire; mais il y faut du ménagement, de la prudence et des raisons sérieuses.

Laercès, je le répète, est donc bien certainement un nom propre, et ne saurait être autre chose; mais que faut-il penser de ce *doreur?* était-ce un artiste? je n'en fais aucun doute. Χρυσοχόος signifie proprement *qui met l'or en fusion*, de χρυσὸς et de χέω; mais celui qui fond l'or, le travaille également; et nous en avons ici même la preuve; car Homère, après avoir énuméré les outils de Laercès, ajoute : Οἷσίν τε χρυσὸν εἰργάζετο, *avec lesquels il travaillait l'or*. Χρυσοχόος est donc l'équivalent de notre mot *orfèvre*. Le poète, il est vrai, appelle aussi son doreur χαλκεύς; mais ce nom, qui ne désigna dans le principe que l'ouvrier *qui travaille le cuivre*, s'étendit aussi à tous ceux qui mettaient en œuvre les autres matières métalliques, parce que le cuivre, χαλκὸς, est un des premiers métaux qu'on ait découverts. Homère appelle Vulcain lui-même χαλκεύς : « Ἦν ἄρα « χαλκεὺς Ἥφαιστος δῶκε (1). » C'est la remarque des anciens; Eustathe, développant l'explication déjà donnée par les scholies sur l'*Odyssée*, nous dit : « Χαλκεὺς δὲ, ὁ πρὸ βραχέων χρυσοχόος, κατὰ « ὄνομα γενικόν · ἀπὸ τοῦ πρώτου φανέντος μετάλλου. Διὸ καὶ ὁ Ἥφαι- « στος χαλκεὺς ἐλέγετο. — Le poète donne à celui qu'il a désigné un

(1) *Il.* Ο', 309.

« peu auparavant par χρυσοχόος, le nom de χαλκεύς, comme un nom « générique, à cause que le *cuivre* fut le premier métal découvert. « C'est pour cela aussi que Vulcain était appelé χαλκεύς. »

Au moment que je termine cet article, un souvenir classique se réveille en moi, qui se sera peut-être présenté à l'esprit de quelques-uns de mes lecteurs ; je me rappelle L. Pison et l'orfévre de la quatrième Verrine. Là il est dit : « Pendant que L. Pison comman- « dait en Espagne, province où il a été tué, il arriva, je ne sais « comment, qu'en s'exerçant aux armes, il rompit et brisa en plu- « sieurs pièces l'anneau d'or qu'il portait. Comme il voulait s'en « faire faire un autre, il ordonne qu'on appelle un orfévre dans le « forum, au pied de son tribunal, à Cordoue, et il lui pèse publique- « ment l'or. Il commande à l'homme d'établir son siége sur la place, « et de faire l'anneau en présence de tout le monde. — L. Piso, « quum esset in Hispania prætor, qua in provincia occisus est, « nescio quo pacto, dum armis exerceretur, anulus aureus quem « habebat, fractus est et comminutus. Quum vellet sibi anulum fa- « cere, aurificem jussit vocari in forum, ad sellam, Cordubæ, et ei « palam appendit aurum. Hominem in foro sellam jubet ponere, et « facere anulum, omnibus præsentibus (1). »

Ecartons les différences, qui n'ont pas besoin d'être signalées ; que de coïncidences curieuses ! On mande les deux orfévres, qui se rendent à l'instant. Le poète nous montre le sien muni des outils nécessaires ; l'orateur n'avait pas à dire que celui de L. Pison vint aussi avec l'enclume, le marteau et la tenaille *industrieusement faite*. Nestor livre l'or sur place, Pison le pèse publiquement. Les deux orfévres s'établissent en plein air, et mettent en œuvre la précieuse matière aux yeux de tout le monde.

Ainsi, en prenant tels qu'Homère nous les a donnés, les artistes qui viennent d'être passés en revue, et en ne les soumettant à aucune des transformations arbitraires et bizarres des allégoristes, on trouve autant de personnages dont la tradition ne paraît nullement avoir suspecté la réalité, et que le poète semble avoir reçus avec la

(1) *In Verr.* II, 4, 25.

même foi. Si l'on persistait, en effet, à soutenir qu'Homère a forgé ces noms, nous opposerions d'abord qu'il écrivait pour ses contemporains, et que de semblables fictions n'auraient trompé personne. Nous demanderions ensuite comment il se fait, s'il a créé tous ces artistes à sa fantaisie, qu'il nous ait laissé ignorer les auteurs des œuvres les plus remarquables, tandis qu'il signalait ceux des œuvres les moins dignes d'attention ; qu'il nous ait appris le nom du fabricant d'une balle élastique (1), tandis qu'il a passé sous silence celui de l'artiste qui fit la magnifique armure d'Agamemnon (2), de l'artiste qui fit la riche et élégante coupe de Nestor (3).

Mais je dirai plus, en admettant que tous ces noms soient un jeu de l'imagination, ces artistes autant de personnages fictifs, je soutiens qu'ils nous rendent les mêmes services que s'ils étaient réels. Ils abaissent sans doute un peu, dans ce cas, la date des œuvres qui leur sont attribuées; mais, à cela près, ils constatent indubitablement l'état des arts au temps d'Homère, et, à partir de cette époque, ils entrent dans la tradition et dans l'histoire, ils se gravent dans le souvenir des peuples, ils vivent dans les monuments.

Rien n'autorisait donc les historiens de l'art à ne point s'occuper des artistes homériques ; tout leur faisait, au contraire, un devoir de les traiter sur le même pied que les autres.

## ULYSSE.

S'il fallait en croire Ulysse sur parole, nous le devrions compter non-seulement parmi les sculpteurs, mais peut-être encore parmi les architectes; car il se vante d'avoir façonné un lit dans un tronc d'olivier, après avoir élevé autour de ce tronc les murs de sa chambre nuptiale. Pour ce qui est du lit, à le juger par la description du héros, il serait digne d'un artiste consommé; et Ulysse revendique pour lui seul l'honneur d'un tel travail : « Τὸ δ' ἐγὼ κάμον, οὐδέ τις ἄλ-

(1) *Odyss.* Θ', 373.
(2) *Il.* Λ', 16-45.
(3) *Il.* Λ', 631 sqq.

« λος (1). » Malgré cela, je ne pense point qu'il soit loisible de le compter soit parmi les sculpteurs, soit moins encore parmi les architectes. Ulysse, en effet, c'est-à-dire l'auteur intéressé, est le seul qui ait parlé de son talent, et son œuvre ne sortit jamais de la mystérieuse obscurité de la chambre nuptiale. Or, il faut à un artiste de la notoriété, à une œuvre d'art la lumière du grand jour : l'histoire ne certifie que les faits attestés.

J'aurais pu rappeler le vaisseau qu'il se construisit lui-même avec une miraculeuse promptitude dans l'île de Calypso (2) ; mais la magicienne et les outils enchantés qu'elle lui dut fournir, y eurent évidemment trop de part.

## SIDONIENS.

Quelquefois Homère ne mentionne point l'individu qui a fait une œuvre d'art, mais il désigne seulement la nation à laquelle il appartient, si cette nation s'est distinguée par de pareilles œuvres. Ainsi, dans les jeux qu'Achille fait célébrer, pour honorer les funérailles de Patrocle, il est dit d'un cratère que le fils de Pélée propose pour prix à celui qui sera vainqueur à la course : « Un cratère d'argent travaillé, de telle sorte qu'il contenait six mesures, en même temps « qu'il l'emportait de beaucoup par sa beauté sur ceux de toute la « terre ; des Sidoniens, en effet, à l'esprit très-ingénieux le façon- « nèrent avec art, et des hommes de la Phénicie le transportèrent « sur la vaste mer. »

Ἀργύρεον κρητῆρα τετυγμένον · ἓξ δ'ἄρα μέτρα
Χάνδανεν, αὐτὰρ κάλλει ἐνίκα πᾶσαν ἐπ' αἶαν
Πολλόν· ἐπεὶ Σιδόνες πολυδαίδαλοι εὖ ἤσκησαν,
Φοίνικες δ' ἄγον ἄνδρες ἐπ' ἠεροειδέα πόντον (3).

Nous n'avions pas à nous occuper de ces êtres collectifs ; on ne saurait où saisir l'artiste au milieu de cette multitude. Il y a plus, on

(1) *Odyss.* Ψ', 189-202.
(2) *Odyss.* Ε', 234-251.
(3) *Il.* Ψ', 740 sqq. ; cf. *Il.* Ζ', 289 sqq.

ignore même si l'auteur de l'œuvre mentionnée appartient réellement à la nation.

## DIEUX.

Il nous était interdit à plus forte raison de parler de ces êtres célestes auxquels le poète attribue des ouvrages divins comme eux. Ce ne sont pas là des artistes; l'artiste est un homme qui exerce l'art par des moyens humains. Concluons seulement que celui qui prêta tant de merveilles à ses dieux, avait dû voir sur la terre des œuvres d'art et d'industrie d'une étonnante perfection.

## HÉLÈNE.

L'exclusion des dieux entraînait celle de tous les personnages issus de leur sang, et qui, après avoir passé par l'humanité, rentraient en possession d'une vie toute divine. Mais s'il convenait de faire ici une exception, c'était assurément en faveur d'Hélène.

Ce nom nous fournit d'abord l'occasion de donner un souvenir à une des branches les plus intéressantes de la peinture, à la broderie, et de remarquer à ce propos quels progrès avait déjà faits l'art d'imiter les objets par l'union du dessin et des couleurs. Le poète nous montre, en effet, Hélène occupée à tisser une grande toile, et y retraçant les nombreux combats que se livraient à cause d'elle les Troyens et les Grecs :

............. Ἡ δὲ μέγαν ἱστὸν ὕφαινε,
Δίπλακα πορφυρέην, πολέας δ' ἐνέπασσεν ἀέθλους
Τρώων θ' ἱπποδάμων, καὶ Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων,
Οὓς ἕθεν εἵνεκ' ἔπασχον ὑπ' Ἄρηος παλαμάων (1).

Mais ce n'est pas tout, la peinture textile va nous offrir une preuve de plus de cet irrésistible penchant des Grecs à créer des rapports illusoires et à forger des suppositions imaginaires. On crut, et cette idée est attribuée au plus grave critique de l'antiquité, qu'Homère

(1) *Il.* Γ', 125 sqq.

vait eu sous les yeux la broderie d'Hélène, et que c'était en s'inspirant de ce modèle qu'il avait composé presque toute l'*Iliade*. Nous lisons dans les scholies de Venise : « Ὅτι ἐκ τούτου τοῦ ἱστοῦ ἔλαβε τὸ « πλέον τῆς ἱστορίας τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου ὁ θεῖος Ὅμηρος, ὥς φησιν « Ἀρίσταρχος ὁ Ὁμηρικός (1). — Il faut savoir que c'est de cette « toile que le divin Homère emprunta la majeure partie de l'histoire « de la guerre de Troie, comme le dit Aristarque l'Homérique. » Eustathe, après avoir rappelé avec foi et avec éloge cette étrange opinion, ajoute : « Ἃ γὰρ ἐκείνη ἐνεποίκιλλεν ὁσημέραι τῷ πέπλῳ, ταῦτα « δέλτῳ ἐντίθησιν Ὅμηρος, καὶ ποιεῖ τὴν βίβλον ταύτην ὥσπερ Ἑλένης « ἄλλον ἱστόν (2). — Car ce que cette femme brodait jour par jour « sur le péplus, Homère le transporte sur ses tablettes, et il fait ce « livre-ci absolument comme une autre toile d'Hélène. »

Ainsi Hélène, qui fut le sujet de la guerre de Troie, aurait encore fourni le modèle de l'*Iliade;* de sorte, qu'à vrai dire, ce long drame se résumerait dans le seul nom de cette beauté fatale. Quel nom pouvait plus dignement clore une *Histoire des artistes homériques ?*

(1) *Ad Il.* Γ', 125.
(2) *Ad Il.* Γ', 125, p. 392.

---

# INDEX

## DES MOTS ET DES CHOSES LES PLUS REMARQUABLES

### CONTENUS DANS CETTE HISTOIRE.

---

PARIS, IMPRIMERIE DE PAUL DUPONT,
rue de Grenelle-Saint-Honoré, 45.



